

SciencesPo

MAISON DES ARTS & DE LA CRÉATION

**DÉAMBULER,
OBSERVER,
RÉSONNER
AVEC LA VILLE**

CARNETS D'ÉCRITURE
MAI 2024



SOMMAIRE

Avant-propos	4
Mots des enseignants	6
Textes des étudiants	7
Dériver, contempler, se perdre, (se) découvrir.....	7
Hériter, passer, rencontrer.....	19
Réinventer la ville ; vers les éléments.....	41
Témoignages	48

AVANT-PROPOS

De la maison de Victor Hugo, des bancs de l'Institut de France au théâtre des quartiers d'Ivry, les pérégrinations littéraires traversent les géographies et les temps, ouvrent un espace de liberté aux étudiantes et étudiants, un espace temporel différent, où la concentration profonde joue avec les sursauts des découvertes, la plume glisse sur le papier, les doigts sur les claviers, le temps d'une semaine où tous les possibles sont à portée de l'imagination, où l'on se lance, l'on expérimente et l'on partage.

Les histoires se mêlent, de la grande aux plus infimes. L'on se rencontre, l'on se retrouve, dans des introspections personnelles et collectives, bercés par les contes, défiés par les interrogations. Quand les villes ouvrent leurs espaces aux effervescences de l'imaginaire, aux champs des inconnus, que les ruelles, les jardins, les terrains vagues répondent aux déambulations des rêves, au jaillissement des inspirations, alors surgissent les mots, résonnent les rimes, se déploient les dialogues et la création.

Merci aux artistes enseignants qui ont accompagné les étudiants dans cette expérience croisée, à l'École Urbaine pour sa collaboration, ainsi qu'à la Fondation Simone et Cino Del Duca, en particulier à Camille Bouvier, pour son soutien à cette initiative qui rythme désormais l'année universitaire. Quand les Sciences Humaines et Sociales dialoguent avec l'expression artistique et l'enseignement. Merci aux étudiantes et étudiants pour leur confiance et leur engagement. Laissons place à leurs créations.

Delphine GROUÈS

Directrice de la Maison des Arts & de la Création

La Fondation Simone et Cino Del Duca, partenaire du Centre d'Écriture et de Rhétorique de Sciences Po depuis 2019, prolonge par cette action l'un des buts de sa fondatrice : encourager la création littéraire. Non pas ici par l'attribution d'un prix mais en accompagnant, semestre après semestre, la formation par des écrivains chevronnés de jeunes plumes étudiantes.

Cette année encore, la fondation a souhaité compléter cette action en apportant son soutien à la semaine d'écriture et de création proposant à vingt autrices et auteurs en herbe de se laisser inspirer par les différents lieux urbains qu'ils ont arpentés afin de croiser leurs sensibilités et leurs regards sur la ville. Ce cheminement innovant a permis à chacun de laisser parler sa créativité et de faire glisser sa plume « entre traces et histoire(s) ».

Puissent-ils garder longtemps la ferveur de cette immersion et toujours le goût de l'écriture.

Camille BOUVIER

Administratrice générale, Fondation Simone et Cino Del Duca



Le [Centre d'Écriture et de Rhétorique](#) de Sciences Po est une initiative pédagogique transformante qui, depuis 2019, accompagne étudiantes et étudiants dans l'acquisition de compétences expressives et dans le déploiement de leur créativité. Il est l'un des piliers de la [Maison des Arts et de la Création](#) de Sciences Po, lancée en mars 2023, dont l'ambition est de faire dialoguer les sciences humaines avec les arts sous toutes leurs formes. Pendant deux ans, grâce au soutien de la [Fondation Simone et Cino Del Duca](#), vingt-huit étudiantes et étudiants ont pris part à une expérience immersive inédite : une résidence d'écriture d'une semaine à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine, un lieu unique et magique niché au cœur de l'Abbaye d'Ardenne. Ces résidences ont donné lieu à deux éditions des *Carnets de résidence* : [Au fil des lieux et du temps](#) (2022), et [Résidence en libertés](#) (2023).

Fort de ces expériences, et grâce au renouvellement du soutien de notre partenaire, le Centre d'Écriture et de Rhétorique a été très heureux de pouvoir reconduire cette initiative du 13 au 17 mai 2024, en réinventant le format. Entre traces et histoire(s), nous avons ainsi proposé une semaine d'écriture de création non pas en retrait, mais *au cœur* de la ville. Celle-ci a réuni vingt étudiantes et étudiants de Sciences Po aux profils variés, de la première année d'étude au doctorat. De la Maison de Victor Hugo, Place des Vosges, aux Étoiles d'Ivry, en passant par le Théâtre des Quartiers d'Ivry, ou encore par l'Institut de France, l'enjeu de ces déambulations était de faire naître des possibles à partir de rencontres inspirantes et inattendues entre des lieux inconnus, méconnus ou tout simplement ignorés. Soucieux du processus plus que du résultat, nous souhaitons expérimenter d'autres manières d'écrire, et permettre aux étudiantes et étudiants de *prendre le temps* de s'attarder sur ces espaces que l'on *traverse* sans forcément les observer, que l'on *habite* sans pour autant les incarner, et que l'on *utilise* sans toujours s'en préoccuper. Il s'agissait ainsi d'entrer en « résonance » avec la ville, pour reprendre le terme du philosophe Hartmut Rosa, en retrouvant cette relation essentielle, sensible, pré-discursive avec ces espaces urbains qui nous environnent, voire nous envahissent, questionnant la frontière de l'intérieur et de l'extérieur, du sensible et de l'intellect, de la ville et de la nature, de soi et du monde, et brouillant également nos repères temporels – passé, présent, et futur semblant parfois ne faire qu'un, tant la ville est porteuse d'histoires. De déambulations en rencontres (souvent pluvieuses), de tourbillons en sillons (souvent heureux), il s'est agi de se perdre, tout autant que de (se) chercher, de se lancer dans une quête sans objet, résolument incarnée par des individualités en mouvement, douées d'un regard singulier, qu'elles nous font ici le plaisir de partager, et que nous vous invitons à découvrir, dans une lecture-itinéraire autant qu'itinérante, à l'instar des lieux que nous avons traversés.

Merci aux étudiantes et aux étudiants de leur curiosité, de leur énergie, de leur ouverture d'esprit et de leur engagement. Merci aux enseignants-artistes qui les ont accompagnés tout au long de la semaine, pour leur écoute, leur attention et leur bienveillance : Roxana Gonzalez Carrara, autrice et comédienne, et Sébastien Spitzer, écrivain. Merci à celles et ceux qui nous ont ouvert et offert leurs espaces, propices aux imaginaires, et que vous reconnaîtrez peut-être au détour de ces pages : Serge Renaudie (et son parapluie vert), l'équipe du Théâtre des Quartiers d'Ivry – en particulier Amandine Jaubert –, l'équipe de la Maison de Victor Hugo – Véronique Daver, Florence Rouzières, Inga Walc-Bezombes –, merci à l'équipe de l'Institut de France – en particulier Catherine Dalarun et Quentin Roumeau. Merci enfin à notre partenaire, la Fondation Simone et Cino Del Duca, et notamment à Camille Bouvier, administratrice générale, sans qui tout cela n'aurait pas été possible.

Esther ROGAN

Responsable académique de la Maison des Arts & de la Création

MOTS DES ENSEIGNANTS

Comme un coup de vent, vif et inspirant.

Intenses et joyeuses, les heures de nos jours de mai.

Un programme serré menait vers l'inconnu. Multitude de possibles, au départ, pour autant de souvenirs, à l'arrivée : cartographie d'une dérive collective, entre Paris, la grande, et un tout petit bout d'Ivry.

Résidence itinérante dans le cœur battant de l'urbain en quête de ses histoires marquées dans le béton, oubliées sur le bitume dans la précipitation des jours. Sauver ce que l'on peut de l'oubli. Avant que tout s'en aille, le raconter pour se souvenir. L'écrire, entre le soleil et la pluie, la pierre et le gazon, bord de fleuve ou quai de métro, au détour d'un rire, et avec la nostalgie qui pointe, déjà, à l'horizon.

Un jour, les vêtements mouillés, les mèches collées aux joues. Le lendemain, des bouts de nez rougis par l'éclat de midi. Mardi, la forêt en haut des marches d'un labyrinthe de béton. Mercredi, l'océan à la fenêtre d'un vieil appartement-monument. Et chaque jour, l'éphémère, l'image, la rencontre.

Comme une brume de printemps sur les pavés délavés, comme des gouttes de rosée au matin de nos récits, les mots et l'émoi furent de la partie. On était en chantier avec « de soi » et du monde, avec soi et les autres. Parfois, pour les autres. Avec le projet d'échafauder des constructions imaginaires pour qu'y vivent ces histoires qui n'attendaient que le terreau fertile de nos pages blanches pour se raconter.

Le dernier soir, chacun sur son trottoir, on s'éloigne. Oui, déjà. Il faut bien retrouver ses points d'ancrage pour mieux dériver une prochaine fois.

Roxana GONZALEZ CARRARA

Comédienne, autrice et enseignante du Centre d'Écriture et de Rhétorique

D'abord un coup de fil. Puis une classe remplie. Une vingtaine de regards, curieux, surpris et certains impatients. Des lectures de poèmes dans un coin de potager semé en plein Paris. Une déambulation à Ivry derrière un grand parapluie vert. Le craquement des parquets, place des Vosges, chez Victor Hugo. Puis les premiers écrits des étudiants dispersés dans une salle, au café, sur les quais, au soleil. Un retour à Ivry sur la scène d'un théâtre. Une dernière relecture. Quelques rares retouches. Des conseils pour dire, respirer, occuper une salle en sous-sol. Et la révélation des textes merveilleux des élèves passés maîtres. Tout s'est passé si vite. Quelques jours à peine. C'était il y a des mois, mais je m'en souviens encore et je n'oublierai pas les rimes croisées ni ces rires contagieux. Ce petit séminaire était un vrai miracle.

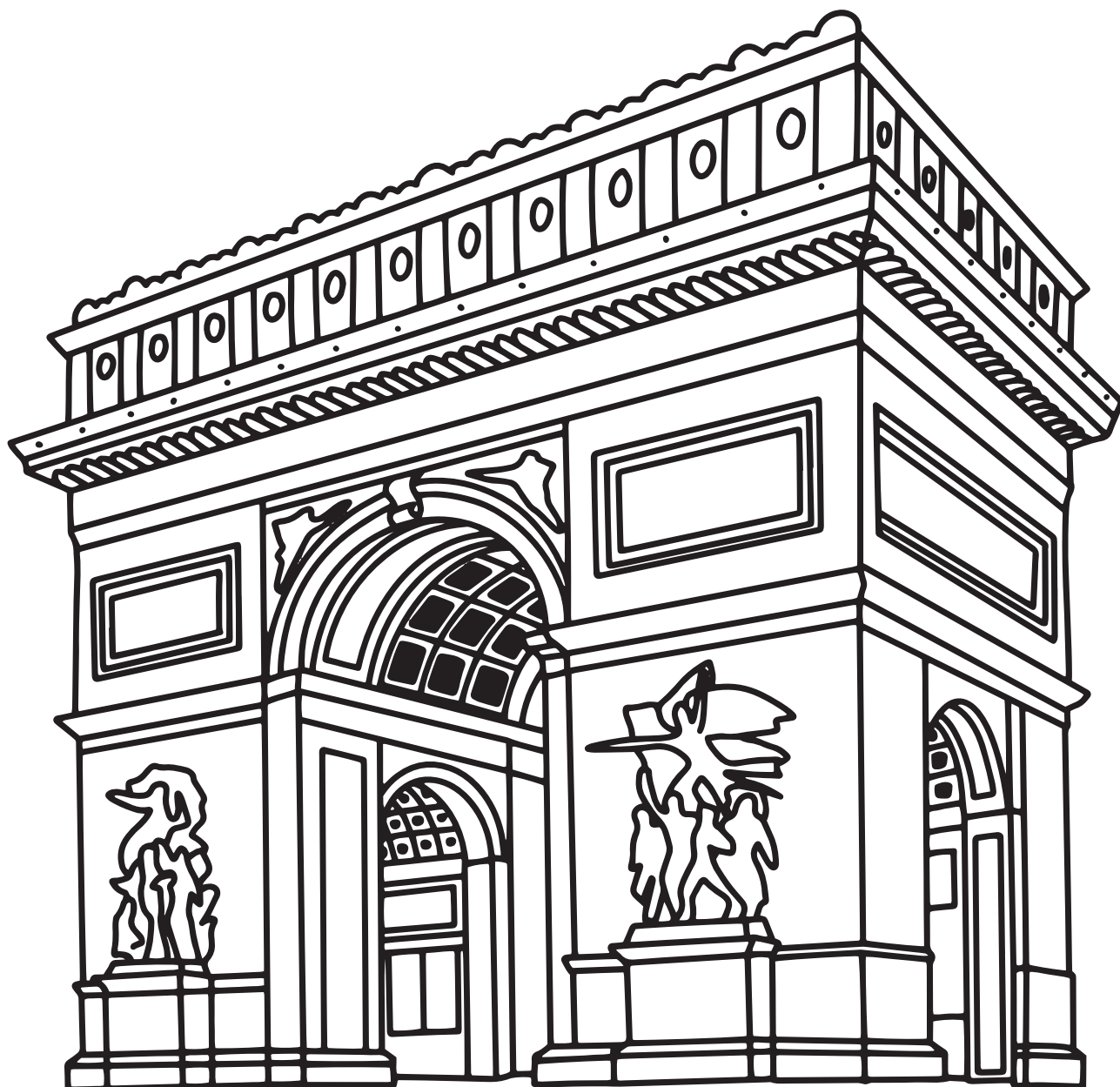
Sébastien SPITZER

Écrivain et enseignant du Centre d'Écriture et de Rhétorique

Dériver, contempler, se perdre, (se) découvrir

“ Oh ! dans ces jours lointains où l'on n'ose descendre,
Quand trois mille ans auront passé sur notre cendre
À nous qui maintenant vivons, pensons, allons,
Quand nos fosses auront fait place à des sillons,
Si vers le soir, un homme assis sur la colline
S'oublie à contempler cette Seine orpheline,
Ô Dieu ! de quel aspect triste et silencieux
Les lieux où fut Paris étonneront ses yeux ! ”

Victor Hugo, « À l'arc de Triomphe » (extrait)



Série de photographies — Paris sous les yeux d'une apprentie

Par Maily-Rose COSTA-PERIGAL

Photo n° 1 : Terrasse étoilée

Et moi, depuis mon perchoir,
J'ai vu les poumons de la terre
Parsemer le béton qui l'étouffe.
J'ai vu du lierre transpercer les fenêtres
Et des mégots germer dans les mottes de goudron.

Photo n° 2 : Pas de seuil, le sol est béton

Ce matin, j'ai déambulé nonchalamment dans une étrange
bâtisse.
J'ai découvert son âme sans passer le seuil de la porte.
En l'absence de seuils, j'ai traversé des arches.
Petits ponts de béton qui me guident dans le dédale grisé.
Ciel de béton dont la régularité granuleuse fait frétiler ma
cornée.
Sol de béton assombri par l'eau qui, en membrane, coule du
bas de mon pantalon.
Mon corps entre des blocs de béton qui, par la pluie acide, ont
été picorés.
Effluves de terreaux et de mousse nacrée.
Du sol au plafond, le sol est plafond, le sol est béton. Du sol au
plafond, le béton est toit, le béton se referme sur toi.

Photo n° 3 : Invitation à l'instant

Dans la vive capitale, j'ai pris le temps. J'ai marché à contre-
courant.
J'ai fui le mouvement en m'asseyant dans un couloir passant.
Artiste en herbe s'est mis à écrire — en tailleur sur le pont des
Grands.
Les vibrations des pieds qui le foulent telle une rythmique
inspirante.
Ondes qui perforent en vaguelettes les lattes de bois sur
lesquelles je me suis formé un matelas.
Alors je presse sur le papier mes pensées pour me détacher de
ces passants pressés qui pressent le pas sur le pont, de
passage d'une part et d'autres de Paris.

Cadavres d'esquisses parisiennes

Par Maily-Rose COSTA-PERIGAL et Juliette CUEGNET

C'est une balade dans Paris racontée sous différentes plumes. Quand l'une commence, c'est l'autre qui termine. Avec, comme point de résonance, un vers d'origine. Attention, ce quatre mains est particulier, hormis le fameux vers en commun, aucune autre ligne ne fut partagée avant la prestation que nous allons vous donner. Ainsi, nous vous offrons un croisement de plumes qui croisent nos regards dans des villes où nous nous sommes croisées.

Ivry en scène

Depuis ma terrasse étoile,
Je suis suspendue dans les airs
Pendue à mon vaisseau de béton.
Béton où germe le lierre,
Jusqu'à percer le plafond.

Depuis ma terrasse étoile,
Je suis engouffrée dans la ville,
Emmitouflée dans les feuillages.
Feuillages qui parsèment les murs.
Accolade florale au cœur de la circulation.

Accolade florale au cœur de la circulation.
Deux pétales conversent sur la rambarde de la terrasse
Ils se retrouvent comme sur le quai d'une gare,
Face à face.
On a quoi à se dire, quand on est deux pétales
Et qu'on sait
Que des vents contraires vont bientôt nous emporter ?

L'escalator du centre commercial d'Ivry

L'escalator de la *promenade* Marat est le personnage important d'une histoire.
Celle du temps statique.
Un maître de ce genre de temps est, statistiquement, toujours mécontent.
Il transpire la poussière.
Et quand on tend l'oreille, à chaque pas des marcheurs, on entend le fracassement métallique et rabougri de son mécontentement.
Ça dit : « *non, non, non, non, non.*
Je n'avancerai pas.
Même si tu insistes.
Même si tu piétines.
Même si tu t'arrêtes sur moi en attendant que je fonctionne. »

Si tu t'arrêtes, l'escalator te laisse tranquille. C'est là tout l'enjeu : l'escalator veut que tu t'arrêtes pour que tu constates le temps statique.

Plongée dans l'arrêt. Arrêt sur image.

L'escalator de la *promenade* Marat est un navire qui fait une chute à l'infini sans bouger d'un poil. Les coulures de gras sur ses bras, ce sont des récifs d'algues à plat.

L'escalator de la *promenade* Marat est devenu un vieil homme engoncé dans des mégots
Enfoncés dans les rainures de ses marches.
(Les bouts de mégot sont des fissures fumées de marcheurs qui n'ont pas vu le temps statique.)
Les marcheurs ont voulu consumer le temps
Et ne se sont pas arrêtés dans l'escalier.
Ils ont essayé de brûler le vaisseau avec leurs mégots

Je suis presque désolée pour l'escalator, tout de mégots strié.
Alors je lui invente des histoires, adossée aux coulures de gras de
ses bras.

Promenée Marat.

Promenée Marat. Je me promène ici et là,
Dans le dédale de locaux commerciaux où le temps semble s'être
arrêté.

Les ordures, friches de murs s'accumulent au pied des murs en
friche.

Ces mêmes murs sont bordés par des messages biscornus :
drogues, politique et souvenirs de vies vécues.

Le sol est jonché de chewing-gum et de mégots de cigarette.

J'éteins la mienne et calfeutre les restes dans le boîtier de
l'escalator.

Bruits sourds et mécaniques retentissent.

Fumée grise et poussiéreuse s'étendit.

Pièce manquante du puzzle fut apportée : l'escalator de Serge et
ses rouages orangés sont repartis.

Chez Andrea

C'est toi chez qui je suis allée sous le toit ?

Dans ton chez toi dont le toit est un autre chez soi ?

Toi qui aimes le café, café en marc dans l'évier fut semé.

Et aussi le gros sel, secrètement dissimulé derrière des bols sur le
meuble d'à côté.

De tes biens j'ai fait ton portrait, portée par les effluves de ta
maison non habitée.

Mais par ton âme tendrement décorée,

Livres de phénoménologie et statues de chiens entassés.

Livres de phénoménologie et statues de chiens entassés.

Entassées comme les tasses

Tout près des moulins de café

Est-ce que tu aimes aussi boire du thé ?

Porte parapluie et cubes de losanges aimantés

Aimantés comme tes pots de fleurs à tes bols de lait

On se sent bien chez toi,

Andrea, d'où provient ta multitude de cuillères en bois ?

Place des Vosges

Des arcades en ricochets perpétuels.

Tapis d'arbre vu d'en haut

Cascades en toit d'ardoises retenues par la gouttière

Tapis d'arbre vu d'en haut

Mes pieds sur le tapis vert de Victor Hugo

Tapis d'arbre vu d'en haut

Parler de révolution devant des bouts de papier sous verre

Tapis d'arbre vu d'en haut

Arbres écrasés en tapis tout plat

Arbres écrasés en tapis tout plat

Tapie, j'observe la fourmilière d'individus qui s'agglutinent dans le
parterre d'herbe fraîche.

La chlorophylle fluorescente manipule ma cornée :

Je vois des enfants papillons dans l'eau.

Ils s'échappent de leur cocon d'éponge pour déployer leurs ailes
au gré des jets de la fontaine.

Et moi je suis fourmi, qui parmi tout ce grand monde, respire
l'espace.

Je gonfle mon minuscule abdomen et sens chaque cellule de la
place.

Bercée par la pierre et son histoire, je revois les pièces d'Hugo
partant pour être jouée le soir.

Dans la rue d'à côté, théâtre et petite monnaie.

Les escaliers chez Hugo

Traversons la maison du poète.
Admirons les vitraux au centre des fenêtres.
Arpentons lentement les marches une à une.
Arrêt sur la porcelaine au mur, les effluves de miel.
On y servit sûrement du thé, quand le poète recevait.
Nous avons, désormais, vu sur les toits, ils sont bourgeois ceux-là.
Accolade de livres qui nous transportent,
Époque où les mots en canon soufflaient l'odeur de la révolte.
Parce qu'aimer c'est agir, j'espère que ma joute apaisera vos maux.

Une histoire de plumes

Aujourd'hui, j'ai dérobé, sur la coiffe d'un académicien,
Une plume d'autruche pour en faire mon bien.
J'ai déambulé dans la capitale mouvementée,
Pour échouer dans une papeterie débordée :
Des stylos et papiers en tsunami ont envahi le local assombri
jusqu'à faire disparaître la dame qui en a fait son économie.
J'ai pris ma plume pour l'échanger avec une d'acier.
Sincèrement qu'y a-t-il de plus surfait qu'une écrivaine se
trimbalant avec un encrier ?

Aujourd'hui, j'ai perdu mon stylo plume dans le train.
J'ai déambulé dans les rues de Paris
— à chaque pas, une petite euphorie —
pour échouer dans une enchanteresse papeterie.
J'ai adopté un nouveau stylo plume, faisant le deuil de l'ancien,
Et Maily adopte le même, en plus fin !
Sa poésie comme de l'orfèvrerie, la mienne comme un enfant qui
rit.
Pointe plus fine, pointe moins fine
Dans le même stylo plume.
Nos plumes sont des sœurs, maintenant.

Sur le pont des Arts

Le pont des Arts, c'est un fleuve à l'envers
Courant de gens qui traversent la Seine
Public courant d'air.
Le pont des Arts, c'est un lieu de passage
Où l'on passe à côté de beaucoup.
Encadrés par deux morceaux d'histoire, les arts y ont pris jambes
à leur cou.

Café assombri en plein été

Camouflée entre ma tasse et mon bouquin délavé,
Je savoure un repos bien mérité.
Inspirée par l'étrangeté du café
Je lève le bout du nez.
Les airs mouchetés par la mousse de café,
J'offre aux effluves le droit de me porter.
Ivre de l'atmosphère, mes yeux dansent de gauche à droite,
De bas en haut, mes yeux dansent.
Dans les recoins, mes yeux dansent,
De tableau en tableau en menu, mes yeux dansent...
Puis soudain, ils se frottent aux tiens.
Brillants face à ton bouquin, pas relié et ton café glacé.
Je m'installerais bien avec toi pour danser.

— *Ça fait quoi, deux poétesses qui dansent autour du même café ?*

— *Mélange onctueux, mais un brin corsé qui, au rythme de leurs pensées, noircit la nappe de taches d'encre et de café.*

L'escalier dans la poêle à frire

Par Marie FERREUX

Andrea est architecte. Elle construit des choses dans sa tête, et puis elle fait de beaux dessins.

Mais si, mais si, je t'assure! Regarde, c'est comme un escalier dans une poêle à frire.

Comment ça, je ne t'ai jamais raconté l'histoire de l'escalier dans la poêle à frire!? Bon, c'est très simple, de mes huit à dix ans, je passais tous les jours sur cette place qu'on appelle la poêle à frire pour regagner ma maison. Et tous les jours, je me posais la même question : mais pourquoi on ne fait jamais rien frire dans la poêle à frire? Et puis un jour, je l'ai vu.

Rondelet, concret, ancré dans le sol. Il était là, posé dans la poêle à frire, attendant, je suppose, de se faire frire. Tel une patate sautée, le bloc de béton ne passait pas inaperçu (du moins, c'est ce que je croyais). Le lendemain, j'avais froid, donc je suis passée par la poêle à frire, et j'ai vu une autre patate sautée. Ce bloc de patate-là avait moins mangé que son confrère. Il était plus fin, moins ancré dans le bitume. Il avait l'air de tourner le dos à l'autre bloc de béton. Moi je suis persuadée que l'autre patate lui avait pris son goût. Le jour suivant, curieuse comme je suis, j'ai voulu m'assurer que les deux patates sautées s'étaient réconciliées. Alors je suis repassée par la poêle à frire, et figure-toi que je n'ai pas été déçue. Les deux blocs s'étaient accolés, un peu en décalé, pour former un escalier. Je crois qu'ils ont partagé, sur un pied d'égalité, les denrées récoltées au marché. En plus de cette belle découverte, mon regard fut encore plus attendri par la présence d'une nouvelle petite patate. Elle glissait. Allongée, élancée. Je t'assure : la patate respirait, elle vivait ! Je la voyais danser dans l'arène circulaire. Je souriais à l'odeur d'huile chaude qui faisait valser les cubes de patates sautées dans la poêle. Chaque jour, je voyais de nouveaux cubes. Ils se multipliaient. Certains dansaient, s'étaient étalés, d'autres travaillaient, s'imbriquaient pour former une nouvelle marche d'escalier. Cette construction m'amusait, et je repassais chaque jour au même endroit pour observer l'avancée de cet escalier.

Patate après patate, cet amas de béton prit le large filant vers les étoiles.

Les blocs étaient bien ambitieux! Monter vers les étoiles, et puis quoi encore?! On pourrait croire à un mauvais remake de la tour de Babel.

Du haut de mes dix ans, je savais pourtant que ce n'était pas l'ambition qui poussait ces cubes à s'emboîter pour atteindre les étoiles piquantes d'Ivry. Bah oui, c'est évident! Qui voudrait s'y frotter à ces étoiles? Qui voudrait s'y frotter, à part quelques énergumènes adeptes de la douleur ou trop curieux, prêts à tout pour s'émerveiller devant ce spectacle de ronces de béton?

L'humilité, ou la créativité.

J'ai souvent emprunté cet escalier. Pour observer les étoiles, de gaz ou de béton, ou bien pour regarder à l'intérieur. Regarder, et me laisser emporter. Regarder, et me laisser transporter. Penser que cette petite fenêtre ronde au pied de la branche de l'étoile en béton était réservée au chat du gardien qui navigue entre les fines poutres saillantes de l'appartement. Observer la machine à café qui goutte dans le cocon de l'écrivain du troisième étage, ou peut-être du quatrième, je ne saurai jamais. Regarder les feuilles de l'érable suspendues sur le toit, onduler avec le vent de haute altitude. Perdre mon regard dans le dédale de dalles, de verdure et de gouttières qui ne mène jamais au même endroit.

Me perdre dans les étoiles, divaguer dans mes pensées, en haut de cet escalier, puis retourner dans la poêle à frire et me frotter à la réalité.

Les étoiles piquent. La réalité brûle.

Elle brûle parce que quand je descends de mon escalier, j'ai envie de crier mon bonheur! J'ai envie de partager ce que j'ai vu, de montrer à l'autre tout ce que l'on peut faire, perché en haut de cet escalier. J'ai envie de prendre un stylo et de gribouiller sur des lignes, sur du papier blanc, n'importe quoi ; ce que j'ai créé, ce qui existe au-dessus. Je veux prendre un bout de carton, un peu de colle, et construire ce qui existe dans la machine! Je veux prendre une guitare et chanter le bonheur des étoiles. Mais la poêle à frire ne pardonne pas. C'est comme un choc thermique. Je descends d'un endroit stratosphérique où les idées fusent, mais tout le monde sait cela : pour que la machine fonctionne, il faut des ventilateurs ou du moins un système de refroidissement.

Alors quand on redescend dans cette poêle de réalité, et qu'on est contraint de nager dans l'huile bouillante, eh bien, ça brûle.

Mais en grandissant, j'ai appris que des grands brûlés il y en avait des milliers. L'un d'eux porte un grand parapluie vert avec un manche rouge.

Ce grand monsieur parle beaucoup. Et quand il rencontre des petits brûlés comme moi, il parle encore plus. Il parle et il fait parler les gens. Il les fait parler, et il les fait réfléchir.

Je lui ai tout dit, tout confié. Le bonheur de créer, la frustration de la feuille de papier, l'envie de bouger, la frustration d'être atrophié, la joie de comprendre, la frustration de ne pouvoir s'exprimer.

Sous son parapluie vert, le monsieur m'a affirmé que ma quête était vaine. On ne raconte pas ce qui se passe au-dessus de l'escalier : on le vit.

Je ne l'ai pas cru.

Je veux lui donner tort. Voilà ma quête. Donner tort au monsieur au parapluie vert.

Je vois des formes s'imbriquer et je peux les manipuler pour créer des étoiles. Je ne comprends pas pourquoi on devrait renoncer à essayer de le communiquer.

Mais c'est un grand brûlé qui a parlé. J'ai beau essayer, à chaque fois, la poêle me ramène à la réalité.

Je suis architecte, je fais danser les formes dans ma tête, puis je les fais danser dans les airs. Au-dessus de l'escalier, c'est plus facile. Là-haut, j'arrive à les faire vivre. Là-haut, les formes dansent, glissent, travaillent. Là-haut, les formes s'imbriquent quand elles s'entendent, se piquent quand elles se fâchent. Mais avec l'aide de l'architecte, elles se réconcilient, comme les patates sautées. C'est beau, tout ce que l'on peut faire là-haut.

J'aime à penser que je fais mon métier. J'aime à penser que les formes, dans ces airs, prennent leur place dans l'espace de la poêle comme elles prennent leur place dans mon esprit.

Andrea est architecte. Elle construit des choses dans sa tête, et puis elle fait de beaux dessins. Elle raconte les formes, elle raconte l'espace. C'est ce qu'elle fait depuis sa rencontre avec un escalier dans une poêle à frire. Elle raconte l'espace, elle le dessine, elle le commande, elle le construit. Elle est le chef d'orchestre de l'air qui l'entoure. Mais l'espace ne se raconte pas. Elle le sait. C'est le secret que lui a confié un grand brûlé avec un parapluie vert. Les mots n'existent pas. L'espace, cela ne veut rien dire. Un espace c'est vide, c'est creux. Rien ne se passe dans l'espace. Que vois-tu dans l'espace créer par espace? Rien. Rien, car l'espace ça n'existe pas sur une feuille.

Andrea n'a pas l'ambition de toucher les étoiles. Andrea, elle veut juste raconter ce qui se passe en haut de l'escalier de la poêle à frire. Alors elle essaie.

Andrea est architecte, elle construit des Étoiles dans sa tête et puis elle fait de beaux dessins.

L'étrangère : recueil de quatre petits poèmes

Par Jaya SHARMA

1. Peut-être pour moi Paris sera toujours le synonyme de la pluie / Promenade à Paris sous la pluie avec un parapluie

Elle est là,
Là, jalonnant nos jours,
Tous les jours, presque toujours,
On l'appelle la pluie,
La pluie, la protagoniste parfaitement parisienne,
La Parisienne qui se promène avec nous à Ivry-sur-Seine

Elle est là, la pluie
La pluie vagabonde glissant sur la vitre,
Glissant sur la vitre et dérivant au *drive*,
Roulant sur la route, et par terre dans le tram,
Murmurant dans le métro et marchant dans le marché

Elle est là lors de l'escalade,
Encore là, durant la descente,
On l'appelle la pluie, la vagabonde
La pluie vagabonde qui chante,
Et la pluie qui danse,
Qui danse sur nos parapluies

Elle est là, et elle caresse des tasses de thé sur les terrasses,
Et elle saute sur les épaules des trottinettes sur les trottoirs,
Là encore, échangeant des plaisanteries,
En train parfois de partager des pâtisseries

La voilà, elle, tu la vois ou pas ?
Celle qui est toujours là,
Jalonnant nos jours,
Tous les jours, presque toujours
On l'appelle la pluie,
La pluie, la protagoniste parfaitement parisienne,
La Parisienne qui se promène avec nous à Ivry-sur-Seine

2. L'Étrangère

Dans les rues de Paris, elle se promène,
Une étrangère enthousiasmée, vulnérable, mais sereine,
Son sourire éveille la curiosité,
Elle croise des regards méfiants, parfois même de cruauté.

Les passants s'arrêtent, intrigués par son allure
Mais hésitent à engager la parole, par crainte ou par pudeur.
Des préjugés planent, comme des ombres fugaces.
Personne ne voit la personne derrière les surfaces.

Pourtant, elle porte en elle mille histoires,
Des rêves, des espoirs, des peines et des gloires,
Dans les ruelles radieuses de la Ville Lumière,
Elle avance, résolue, fière.

Malgré les partis pris et les regards,
Elle reste elle-même, pleine de courage,
Une étrangère à Paris, à la fois similaire et singulière,
Qui défie les préjugés par son audace particulière.

Seule et étrangère, elle marche sans repères,
Sur cette terre inconnue, pourtant familière,
Les passants passent ; elle, reste solitaire,
Cherchant un chemin vers la lumière.
Les mots font souvent des ponts, elle reste pourtant à la lisière,
Entre deux mondes, dans l'ombre, prisonnière

Pourtant, dans ce silence éclatant, elle entend une clameur,
Celle de son cœur, cherchant la chaleur,
Dans cette solitude serrée, elle trouve tantôt sa force intérieure,
Car même toute seule, elle porte sa propre lueur.
Elle est étrangère, mais dans son univers,
Elle est chez elle, libre et fière.

3. Mémoires éphémères

Ville villageoise
Tantôt grise, tantôt framboise
Voisins curieux
Tantôt sympathiques, tantôt furieux

Bâtiments bourgeois
Symboles de fierté, symboles de joie
Des passants idolâtres,
Tantôt silencieux, tantôt bavards

Culture : Arbre ancestral
Porteur des nombreux arômes,
Des terres de terreur,
Et des racines fascinantes
En nous, en vous, pour tous

Comprendre,
À quoi bon comprendre ?
Comprendre pourquoi ?
Pourquoi cette quête ?
Cette quête de quoi ?

4. Enfant étonnant / Bébé bizarre

Dans ce doux voyage de la langue étrangère,
Je suis enfant, novice, mais cœur sincère,
À peine cinq années pour la parler,
Mais dans ce monde nouveau, je me sens libérée

Liberté étrange dans cette langue nouvelle,
Où chaque phrase est une danse, chaque vers une étincelle,
Chaque mot découvert, une clé pour mon être
Chaque son nouveau, un souffle pour renaître
Je construis des châteaux avec des mots légers,
Je peins des horizons que je n'osais rêver

Je suis trilingue, et dans ce triple monde,
Je cherche ma voix, là où mon cœur vagabonde
Ma langue maternelle, l'Hindi, douce mais timide,
M'enferme dans des silences, des mots rigides,
L'anglais de mon enfance, un cocon bien connu
Le français de ma jeunesse, une liberté voulue

Je suis l'enfant des trois rivages,
Trilingue, je navigue entre les âges,
Les rires et les soupirs de la langue,
Me rappellent les jours de mon enfance,
Où tout était nouveau, tout était grand
Chaque phrase, une aventure, une danse,
Les phrases parfois sont lourdes, les pensées hésitantes
Mais en français, je m'élançe, mon âme est éclatante

Je suis enfant en français, innocent et pur
Mais dans cette innocence, un désir sûr
D'être soi, sans peur, sans contrainte,
Dans ces mots adoptés, ma voix se fait étreinte,
Ainsi, dans cette langue où je me réinvente,
Je découvre une force, une lumière ardente,
Et si je suis enfant, c'est pour mieux grandir,
Dans ce Français aimé, où je peux m'épanouir

Et pourtant, parfois, je vacille, je m'égarer,
Sous le poids des regards, des préjugés bizarres,
Et ces regards parfois se font durs,
Leurs préjugés, des blessures pures
Pourquoi cette critique pour ma langue adoptée?
Je suis enfant, et veux juste être aimé

Mes amis me chuchotent : trouve ta voie, écris!
Dans ce labyrinthe des mots, créer ton propre abri,
Que les langues se mêlent, que les jugements s'effacent,
Car dans chaque mot, dans chaque son, se trouve une trace

Mes mots, en français, tissent une douce errance,
Où l'âme trouve asile, loin de toute méfiance
Mais les préjugés blessent, comme une lame fatale
Dans le regard des autres, mon être se déballe,
Je trébuche parfois, et je cherche mes mots,
Comme un enfant apprendrait à marcher,
Mais chaque erreur n'est qu'une étoile,
Dans ce ciel où j'apprends à voler.

Le garçon mouillé

Par Alice LASVERGNAS

Les marches marron de l'église montent en cascade. De grands arbres encadrent une porte arc-boutée. Je monte les marches quatre à quatre. La pluie manque de me faire glisser. Mes mains s'écrasent contre la porte et les battants cèdent. Au-delà, une immense étendue blanche me trouve.

Et au-delà de l'immense étendue blanche, quoi ? Un sol en granit sur lequel mes pieds hésitent. L'eau ne coule plus du ciel. Le granit est sec. Bleu. Froid. Infini. Je ne me retourne pas pour voir si les battants sont encore derrière moi. J'avance avec hésitation. Les pieds, toujours les pieds, qui se lèvent et retombent en douceur. Mais le granit n'est pas infini. Des touffes d'herbe enveloppent la pierre. Elles se pressent, se ramassant en petites foules luisantes et gaies. La pluie a dû couler ici aussi, couler si profond que la pierre s'est fendue et que l'herbe est venue.

Les pieds se réfugient dans l'herbe. Au fil des pas, ils y disparaissent. Ils devraient, eux aussi, devenir gais et luisants. Ils se contentent de disparaître. Comme je ne peux plus les voir, je lève les yeux. En face de moi, d'étranges bunkers, des îlots, des corolles, tout ce que vous voulez. Ils se tiennent rassemblés, gros mouflons difformes qui tentent, tant bien que mal, de se tenir chaud. L'herbe n'est pas montée jusqu'à eux. Elle s'est tenue là, à leurs pieds, alors qu'elle a avalé les miens. L'herbe fait bien ce qu'elle veut. Tantôt elle avance, tantôt elle recule, sans que je sache trop pourquoi. Elle va à des endroits et pas à d'autres. Elle y va tantôt lentement, tantôt vite. C'est une grosse masse flegmatique. À moins qu'elle ne dépende du bon vouloir de l'eau du ciel. Qu'est-ce qui tient de l'herbe, de l'eau du ciel ? Je ne sais pas. Mais je l'aime bien, l'herbe. J'aime bien aussi, au premier abord, ces mouflons de béton qui se tiennent les uns contre les autres. Ils ont l'air morts de peur, les pauvres. Ce que je n'aime pas, c'est que je ne sais pas ce que je fais ici. Ce que j'aime encore moins, c'est que je n'arrive pas à savoir si je dois avancer ou reculer. Je n'y arrive pas du tout. Je n'ose toujours pas regarder par-dessus mon épaule pour voir si l'arche de l'église est encore là. Je pense quand même fort à elle. Je pense aussi aux immeubles de béton. Je pense fort aux piques dont ils sont hérissés. Est-ce la peur, est-ce le froid, est-ce la blancheur du vide qui leur a donné cette chair de poule ?

Mais ce à quoi je pense le plus fort, ce sont mes pieds. Ils me manquent tellement, je voudrais les voir. L'herbe flegmatique les a-t-elle avalés ? Vont-ils devenir de l'humus ? Les ai-je perdus à tout jamais ? Une perspective me tombe dessus : je vais rester là, immobile, à tout jamais.

Je me recroqueville et fonds en larmes. L'herbe trempe mon pantalon. Je ne veux pas devenir un garçon sans pieds. Pourquoi ai-je gravi ces escaliers en courant ? Pourquoi ai-je ouvert ces battants si grand ? Que fais-je dans ce lieu vide, ce lieu vide où il n'y a personne d'autre que moi ? Des torrents de larmes font des ronds sur mes joues en allant rejoindre l'eau qui a fendu le granit. Ils font fondre mes joues.

Quand elles sont bien molles, je me relève. L'eau a cessé de couler. Par habitude, je sais qu'il faut se relever quand on a fini de pleurer. La pluie de questions cesse souvent après les larmes. Elle revient bien sûr, elle revient toujours, mais pour l'heure, le nuage est passé et les yeux sont secs comme le blanc du ciel.

Comme je suis debout et que j'ai fini de pleurer, je lève le talon. Mon corps plein de rosée se rue en avant. En avant, c'est-à-dire droit dans l'une des grandes portes carrées des bâtiments, entre les piques. La porte disparaît. Je sais que c'est pour me laisser entrer. Ma tête s'allège et je souris. Non pas parce qu'il n'y a plus de porte, mais parce que j'ai revu mes pieds.

L'odeur de la pluie

Par Asmaa EL WADGHIRI ADDAJ

Le vent avait pris congé.

Ce jour-là, il ne chassa pas les nuages et laissa la pluie s'emparer du ciel.

Elle leva les yeux, et serra fermement son parapluie encore clos. La première goutte qui effleura son chapeau l'emporta dans une tempête de pensées.

Elle songea à ce qu'elle avait souvent perçu comme un simple décor, aux interstices de la frénésie urbaine.

Pourtant, de toutes ses histoires, la pluie avait été l'opposant-adjurant, la péripétie-dénouement.

Ces gouttes d'eau cajoleuses et taquines déployaient toujours la même stratégie.

D'abord, un premier ploc-ploc sur sa tête, à peine perceptible, comme pour semer le doute.

Puis, un filament qui se met à perler, lentement, sur son front, sans insistance.

Les premières gouttes, timides, appellent du renfort, et, par la force du collectif, se frayent un chemin jusqu'au fin fond de ses chaussures, la décoiffent et la mettent en retard, verrouillent l'écran capricieux de son téléphone, ou le déverrouillent pour composer — par hasard — le numéro de son ex.

Pourtant, cette même goutte insolente a parfois suffi à irriguer ses plus beaux récits d'amour.

En ces soirs de pluie diluvienne, où l'on ne voit plus grand-chose, la réverbération des lampadaires et des phares se mêle au rouge et au vert des feux et se décompose en petits coups de pinceau sur les trottoirs miroirs.

Les nuages arrosent les arbres avides comme les voitures arrosent les piétons distraits.

Le petrichor monte à la tête des amants timides, alors leurs corps éhontés s'emparent du prétexte de la brise pour briser les dernières onces de distance et de retenue.

Ce soir-là, elle s'était abritée sous le parapluie d'un inconnu. Elle l'avait trouvé beau. Il se tenait, là, solide, inébranlable, tel un rempart.

Elle sut au premier regard qu'il n'était pas comme les autres, plastiques et superflus. Ses membres inférieurs avaient été sculptés par on ne sait quel dieu. Sa toiture en embonpoint lui procurait un côté attachant et humain. Son tout avait quelque chose de fantastique.

Sans comprendre quelle force l'avait mue, elle se retrouva sous ce mystérieux parapluie vert et se mit à rire, d'un éclat enfantin et indompté. L'inconnu, qui en tenait le manche, lui demanda :

— Qu'est-ce donc ?

— Je crois que je viens de tomber amoureuse... de votre parapluie, dit-elle, le regard fuyant

— Enchanté, moi c'est Serge.

Ainsi débuta leur histoire. Le parapluie vert ouvrit une brèche dans le temps et les transporta vers une contrée boudée par les foules.

Serge lui narra la connerie des humains, et la gloire de son père. En cette nuit pluvieuse et cotonneuse, ils partirent à la rencontre d'ouvriers sans usines, dont la présence fantomatique s'acharnait encore et toujours à habiter les lieux. Des communautés d'artistes s'étaient saisies des lieux pour réinventer leurs utopies mourantes.

Ils longèrent des murs tapissés d'affiches dont les messages lui échappaient, mais dont elle décelait qu'ils étaient vindicatifs.

Bien que la pénombre troublât sa vue, la lune éclaira les formes singulières des bâtiments et leurs angles confus.

Le songe se mêla au réel, et elle crut entendre Serge prononcer des mots étranges, tels que "écolos" et "Airfryer" - ou peut-être était-ce "poêle à frire" ?

Pendant que les étoiles se penchaient sur la cité, ils poursuivaient leur ascension vers les forêts-escalateurs.

Dans ce labyrinthe sans droiture, les maisons étaient des vases communicants dont les cloisons nonchalantes laissaient pénétrer des rayons de liberté.

Hériter, passer, rencontrer

“ Ô soir, aimable soir, désiré par celui
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire : Aujourd’hui
Nous avons travaillé ! - C’est le soir qui soulage
Les esprits que dévore une douleur sauvage,
Le savant obstiné dont le front s’alourdit,
Et l’ouvrier courbé qui regagne son lit.”

Charles Baudelaire, « Le crépuscule du soir » (extrait)



Ode aux inconnus

Par Lily CHARLEUX

La lumière blafarde du métro illumine sa chevelure blonde en apesanteur autour de son visage. Ou bien est-ce l'inverse, peut-être que c'est elle qui rayonne. C'est un peu prétentieux d'éclairer la lumière, c'est bouleverser l'ordre naturel des choses. Il ne faut pas la regarder trop longtemps, car après, on ne peut plus l'ignorer ni même s'en détourner.

Trop tard, je l'ai vue.

Mais c'est elle qui a commencé. Son châle rose pivoine pend lâchement sur ses épaules. Pourquoi ne le réajuste-t-elle pas ? Ses mains à peine posées, flottant au-dessus des genoux, m'intriguent. Sa façon de regarder intensément des inconnus, de transcender les invisibles m'intrigue. Son air concerné par chaque bribe de conversation qu'elle arrive à capter m'intrigue. Ses yeux bleu océan qui se lèvent et me fixent soudainement m'int... Non, me mettent mal à l'aise ! Pourquoi fait-elle ça ? ! Je n'avais pas fini de l'observer. Alors, j'ose lever la tête, la regarder quelques instants de plus, esquisser un sourire... Me l'a-t-elle rendu ? Je ne sais pas, je ne le saurai même jamais, car je ne l'ai pas fait. Comment aurais-je pu ? Je ne saurai jamais qui elle est. Comment aurais-je pu le savoir ?

Je suis sûre que c'est une artiste, et même une poétesse. C'est une évidence. Si elle observe attentivement, c'est qu'elle doit chercher un nouveau sujet palpitant. En fait, je serais peut-être l'héroïne de son prochain tableau. C'est vrai, après tout, il s'est passé quelque chose de fort.

Vite, elle sort.

Je la suis, jusque dans les rues de Paris. Suis-je folle de poursuivre quelqu'un qui ne sait même pas qui je suis et que je la suis ? Cette course-poursuite se finit vite. Une boulangerie avec une énorme part de flan me force à m'arrêter. Tant pis, je ne connaîtrai jamais la suite.

— Cinq euros s'il vous plaît.

— Cinq euros, s'il vous plaît ? Ah oui, on est dans le Marais.

Ma part de flan bien emballée, je ne sais plus ce que je fais, ce qui cinq minutes plus tôt m'animait. Je l'oublierai ou je l'ai déjà oublié. Amnésie malencontreuse ou heureuse, c'est que l'on voit beaucoup d'histoires chargées d'espairs qu'on a à peine le temps d'apercevoir. Si deux universitaires n'ont jamais réussi de leur vivant à classifier la correspondance de Victor Hugo, qui oserait l'entreprendre pour le commun des vivants ? Réussiraient-ils ? Cet homme aux gants de cuir noir, froid, avec un long trench qui ressemblait un peu à un inspecteur avec plein de gadgets. Cette femme aux ongles roses poudrés serrant contre elle un sac à dos d'où s'échappait de la petite poche un cadenas. Quels secrets renferment-ils ?

En tout cas, un secret que je connais bien, c'est où trouver le meilleur flan de toute la ville ! Je devrais peut-être en faire un blog, mais je crois que c'est dépassé. De toute façon, je sais très bien comment ça aurait fini. Et si une caméra braquée sur moi, de mes premiers pas à ce moment-là, avait su comment ça aurait fini ? Dans l'oubli ? Je préfère ne pas regarder, je ne regarderai pas. Qui le fera ? Pas toi. Pas la fille du métro. Tu es trop occupée à réaliser tes rêves. Tu n'as pas le temps, tu dois rencontrer ces fameux inconnus, tu dois découvrir toutes les pâtisseries, de Paris à Ivry ou Bali. Un flan ne peut être suffisant.

Il pleut. Non, ça ne peut pas arriver maintenant. Comment continuer son enquête sous un pareil torrent ? Les yeux éclatants de vie et d'envie de la jeune inconnue s'éloignent doucement de moi. La perspective de rentrer, trempée et bredouille, dans mon appartement morne aux rideaux toujours tirés par peur d'être à nouveau confrontée à cette angoisse du dilemme de sourire à un inconnu, à l'inconnu, m'effraie. Non. Ce ne sera pas le cas. Pas aujourd'hui. Je vais me réfugier à l'intérieur et, paradoxalement, sortir de ma propre cage. Je vais vivre. Dans cette ville immense, nous sommes tous des îlots de solitude, cherchant désespérément à nous connecter, même pour un instant, avec un autre. Et peut-être est-ce là la véritable aventure : oser s'ouvrir à l'inconnu. Ou alors ce n'est que moi ? Peu importe. Pas aujourd'hui. Pas sous cette pluie battante.

Cinquante-cinq ans que je passe devant, et il a suffi d'un instant pour que je revienne dans le présent. Il est là, souriant devant mes vêtements dégoulinants. Les discussions fusent. Je m'amuse. Il me reste un inconnu de moins à découvrir, un sourire de plus dans mes souvenirs.

Dans le reflet de la vitre de la boulangerie, je te vois, souriante. Tu es là. Tu aurais pu être moi ou moi être toi. Je ne te regarde plus de loin. Car si aimer c'est agir, alors je me promets dorénavant de toujours oser vivre.

Promenées

Par Camille LATIL

Oh mince ! Massif caddie lent. Grosse femme laide. Pesant regard assassin ; mais sans attendre, impressionnant saut de cabris sur la droite. Contournement agile de la vieille sorcière fripée. Folle roulade maîtrisée du petit. Elle crie que c'est un « petit con », que ce n'est pas la première fois, que de toute manière on « respecte plus les anciens » et qu'à son époque on aidait encore les personnes qui « ont un certain âge » à supporter leurs courses et à porter leur vie. C'est tragique. Son dos la fait souffrir et tout le monde s'en fout.

Mais ce n'est pas son problème, elle ne peut pas l'avoir reconnu, car il est trop rapide, trop vif, trop malin. Il est certain que sa silhouette fendait l'air est à peine visible, que, peut-être, on devine sa course effrénée aux traces des flammes dans sa foulée ; comme ces voitures de course qu'il a vues la dernière fois au cinéma avec son grand-père, son préféré, car l'autre est mort donc ça ne pouvait pas être son préféré. Il reprend de la vitesse, une porte bien connue, passage secret, virage à 90, et patatras : trois marches d'escaliers enjambées d'un seul grand mouvement, une extension olympique de son minuscule corps souple. Il connaît les lieux, bientôt une pente immense, glissante, l'occasion tant attendue de pouvoir enfin les semer. Ses jambes musclées et dessinées sont incontrôlables, elles se laissent emporter, avancent l'une devant l'autre dans une folle compétition pour être la première, la gagnante, la triomphante.

Obstacle imprévu : un passant ; un passant qui ne passe pas ; un passant qui gravit si lentement le magistral tremplin qu'on pourrait le croire statue, béton, pavé. Un homme-mur, tout blanc, barbe blanche, peau blanche, cheveux blancs, veste blanche. Il semble vieux, mais un peu jeune. Des lunettes fines et modernes, des rides marquées profondes et un regard vide et englobant. L'homme-mur occupe l'espace, d'une rampe à l'autre, bouche la pente toboggan et empêche la circulation. Il semble chez lui, sans gêne, sans préoccupation particulière, il habite le lieu sans le voir, il y avance de manière mécanique, il y flâne sans s'attarder.

Il aimerait être mur, l'homme-mur. Ce serait tout à fait pareil, mais en moins triste. Intégré, imbriqué, il aurait été dessiné pour soutenir les plafonds et habiller les promenées, accueillir les annonces et saluer les habitués.

Il aimerait être fenêtre, l'homme-mur. Et ce ne serait pas tout à fait pareil. Il donnerait sans peine à voir son monde aux jeunes, aux moins jeunes, à ses voisins sympathiques et à ceux qui ne le sont pas, à ses amis, même à ses enfants. Il laisserait passer une douce et chaude lumière dans ce sous-sol de béton brut, on observerait à travers lui les logements végétalisés, les terrasses habitées et les nombreux arbres fruitiers. Mais l'homme-mur n'est pas transparent et les mots lui manquent pour être porte-parole de son époque, de ses rêves, de ses souvenirs et de son père.

Tout va être détruit, murs, fenêtres, promenées... même le toboggan ! Et la mairie va installer des chaussettes, de grandes chaussettes colorées, parfumées, embourgeoisées. Chaque famille vivra dans une chaussette et il y aura des ascenseurs privés pour se rendre dans sa chaussette. Il sera tout à fait possible d'aménager sa chaussette d'intérieur comme on le souhaite, rayée, à pois, dessinée, ou même argentée. Et il sera si agréable de s'y réfugier quand il pleure, quand il pleut, à la sortie du métro.

Il n'y aura plus de chaussettes trouées ou abîmées, disparues les chaussettes dépareillées, celles qui sentent mauvais et qu'on voulait jeter. Sans pics, sans accrocs, une ville repose ; sans regards, sans odeurs, une ville bonheur. Des allées vidées, rangées, des promenées encadrées, placées dans une boîte de jouets encore inutilisée. Et surtout, pas de bruit. Pas de cris. Pas d'ennuis. Parce que c'est plus respectueux, c'est moins contraignant, et que leurs pas sur nos têtes c'était embêtant, que les crissements des talons sur le parquet c'était agaçant.

Parce que sortir fait mal, que l'air nous brûle, que le soleil nous mord, que leur parler nous tord, que finalement, il faudrait être si fort.

Peur de se perdre dans ces souterrains, peur d'une rencontre, non pas une mauvaise rencontre, mais une simple rencontre, un croisement, un hasard. Peur du bref reflet dans ses yeux vitreux, tristes, las ; peur de s'y apercevoir subrepticement, de s'y reconnaître involontairement, et de flancher soudain, puis de se dévoiler, presque de faiblir, de faillir en se donnant un peu sans même rien dire. Un trou béant, gluant, dans un cœur frais, un liquide noir au creux du ventre, les boyaux se tordent et le corps s'agite ; les cœurs s'agitent, l'esprit s'abrite. Du bout des doigts, le froid écorche, du bout des lèvres, le feu s'accroche. C'est une douleur. C'est une douleur, pas un malheur. Celle qu'on veut à tout prix repousser, ignorer, catalyser. Celle qu'avant on appelait « aimer ».

Les enfants n'existeront plus et l'on naîtra adulte, petit, mais poilu, les plus chanceux presque barbus. Certains originaux regretteront peut-être l'école des bouts de gomme et des tubes de colle ; le temps des récréations les pieds à l'envers, la tête jusqu'aux nuages et les langues sorties des poches. Mais beaucoup d'autres penseront que la marelle a aussi provoqué de grandes peines, que le jeu n'en vaut pas vraiment la chandelle, et que la vie, pas si belle, est toujours un peu mieux sous tutelle.

Exils

Par Ranim LARBI

Si ce récit vient jusqu'à vous, trouve votre ouïe et plonge sous votre peau, s'il atteint votre cœur et traverse votre imaginaire, c'est grâce à une feuille de peuplier qui m'a, un jour, conté ses histoires. Récoltées, ressenties, absorbées.

Au terminus de la ligne 7, *Mairie d'Ivry*, il y avait la cité Étoile. C'était là qu'il avait grandi.

Dans les couloirs de son immeuble, flottaient perpétuellement les senteurs alléchantes et toujours éloignées des mets qui mijotaient chez ses voisins. L'école n'était pas loin : il suffisait de traverser la route. Il y avait même un toboggan et des fauteuils pour lire à l'envers.

Au terminus, s'enroulait en permanence autour de soi une sensation, un silence assourdissant. Il avait, enfant, appris à ne plus le déceler. La sensation était devenue une seconde peau, qui se déposait délicatement sur lui lorsqu'il quittait l'escalier en provenance de la rame.

Il était donc là, au terminus de la ligne 7. Il décelait sa seconde peau, désormais, superposée à la première – la peau mate et fripée du vieil homme qui avait toujours vécu ici.

L'homme grimpa les marches trop étroites, en équilibre instable, à deux doigts de chuter.

Peu importait. *Tout est à lui, ici. Tout est à nous.*

L'excitation de l'inconnu et le frémissement anxieux qui l'accompagnait faisaient partie de sa dérive. C'était comme cela : il marchait, il allait, il allait vers, il ne se perdait pas, la nouveauté était son chemin – ce qu'il découvrait et apprivoisait.

Voilà comment il vivait : il martelait de ses pas le monde pour ne pas l'effacer. Il vivait avec vous, il vivait en commun ; il vivait d'ailleurs et d'autres. Son vide était rempli et son abandon, exalté. Sous la pluie, comme un jardin abandonné, s'étendait la terrasse : quelques roses poussaient près du lierre grimpant dans cette forteresse de béton et de chlorophylle. Chacun des pas de l'homme sur l'herbe trempée des dalles de la cité Étoile, qui ressemblait à une forêt suspendue, était la construction de quelque chose. Son chemin n'était pas une effraction : il était à lui, et à nous.

Dans les couloirs carrelés d'orange de la galerie, comme ici – sur le toit de son monde, surplombant la ville et hors d'elle –, il y avait une lenteur. Les passants déambulaient sans se presser entre les commerces désaffectés. Régnait là quelque chose d'éternel, d'endormi et d'abandonné, où fourmillait un fond d'existence. Une attente – pas tout à fait une sérénité – étendue entre les pins, l'eucalyptus et les pommiers disparus d'un architecte du siècle dernier.

Pourtant, il n'y avait pas de désespoir.

Car, si l'on écrit plus aisément l'histoire d'un général ou d'un roi que celle des ouvriers de la manufacture des œillets, devant la pluie, devant le temps et devant la mort, tous sont égaux, mouillés, finis.

Il était donc là, au terminus de la ligne 7. Il ne savait pas s'il pleurerait ou si la pluie coulait sur son visage. L'usine était un beau théâtre. En y pensant, il vit son père, alors adolescent, posant fièrement devant les machines gargantuesques, monstres d'acier et de fer insensibles.

Il voulait raconter l'histoire de cet éphémère.

Les échoppes de la cité étaient désaffectées. Un seau blanc était renversé sur le carrelage d'une boutique vide. Des affiches pour un monde « *sans frontière et sans patrons* » étaient placardées sur ses murs.

Il était donc là, au terminus de la ligne 7, et il pensa à la frontière entre ici et là ; à la mer que ses parents avaient traversée. Pour que lui, ici, pense à eux, suspendu, toujours, au terminus de la ligne 7.

La conteuse entendit tout ceci, entendit ce récit d'une cité faite de pieds et de mains, de bouches et d'yeux, construite par les sourires et les souvenirs qui l'habitaient.

Le vieil homme se voyait probablement comme cela, comme une minuscule figurine posée sur une mappemonde de la taille d'une planète, si large qu'il ne pouvait en distinguer les contours et les bords, et si bruyante qu'il n'en comprenait pas tous les ressorts. Il était là, posé sur elle. Il était une plume sur l'univers.

La feuille l'avait senti : il n'y laissait aucune empreinte – à part celle du bout de ses chaussures sur les flaques lorsqu'il se libérait de sa condition de figurine figée et marchait, agitant ses jambes collées, deux à deux, comme celles des *Playmobil*.

Quand il marchait, quand il dérivait dans la cité Étoile, leur monde était à lui.

Aussi.

La conteuse végétale tressaillit. De légères gouttes de sèves émues s'écoulaient de ses contours : l'histoire du vieil homme de la cité Étoile était l'esquisse d'un vide. Rien que le récit d'un inconnu, anonyme parmi les anonymes, menant son existence cloisonnée parallèlement à d'autres.

Elle pensa que cette suspension n'était pas l'apanage de cette âme-ci : elle était partout. Même dans le plus animé des boulevards, où l'existence coule par ruisseaux agités et impatients, où apparences et prétentions giclent sur les contours de l'infaillible, où le quotidien est une cascade d'évidences qui, dans un autre univers, n'en seraient plus... Dans tout cela, il y avait aussi un vide.

En retrait, ma conteuse observait le vieil homme poursuivre sa dérive à travers les terrasses de la cité Étoile, en allers-retours et en contournements.

Dans la démarche du vieil homme qui déambulait, elle vit l'ombre d'une jeune femme en robe d'époque, fille benjamine d'un écrivain exilé – demeurée la seule. La feuille baissa ses yeux imaginaires. Dans leurs deux âmes, celle du vieil homme d'Ivry et de la jeune femme de Guernesey, il y avait la même suspension, la même immobilité.

La femme était, alors, penchée au bord de la falaise. Le vent était fort et puissant, et l'écume bouillante. La brise chatouillait ses joues, mais elle ne la sentait pas, ne lui accordait aucun crédit. Tout ce qu'elle voyait, c'était la mer.

Le bleu.

Le bleu était plaqué sur sa rétine – fort, impossible à ignorer, ancré, et meurtrier.

Le bleu était son geôlier, il veillait, il s'affichait, il ne la quittait pas. Les nuages, en face d'elle, étaient accrochés sur le ciel. Une peinture sans vibrations ni sons.

Tout était immobile, là-bas. Les vagues ne bougeaient pas réellement : elles feignaient le mouvement pour donner la réplique à la femme ; elles étaient les figurantes de ce tableau de maître, muet et inachevé.

Le silence autour d'elle avait la couleur du néant : agressif et arrogant. La falaise était sa fenêtre sur le monde.

En face d'elle, seulement l'océan.

Le ciel s'ouvrit en deux et la pluie se remit à couler en trombes le long des façades des immeubles d'Ivry. Écrasée par le poids de ces grosses gouttes, et par la masse des années qui l'avaient vue pousser, la feuille se laissa aller vers le sol, et, elle aussi, dériva.

Ce chemin fut un écho. La conteuse comprit alors ce qui la liait à ces deux destins : au vieil homme, à la jeune femme, et à des milliers d'autres.

Comme elles, eux, comme nous, la feuille était prise en tenaille.

Tirillée entre deux cailloux, deux rêves ; entre la racine et le ciel.

**Pour lire le texte dans son intégralité,
veuillez scanner le QR code :**



Le tombé de trop

Par Zacharie ADJERAD

1. Mortier

Madame, Monsieur,

Je m'appelle Nour et suis en cinquième année d'études supérieures dans l'ingénierie du bâtiment à Marseille. Dans le cadre de cette fin d'étude, je dois réaliser un stage de neuf mois commençant idéalement en janvier et se terminant en septembre. J'ai découvert votre offre d'emploi pour le poste de « constructrice de routes » au sein de votre entreprise sur Pôle Emploi et je me permets de vous adresser ma candidature. En effet, vous cherchez quelqu'un maîtrisant à la fois des « compétences techniques dans l'approvisionnement, la coulée et le séchage du béton », mais également dans « l'art de créer des routes reliant rapidement les villes, les rues et les personnes entre elles », « l'art des lignes droites, efficaces et sécuritaires ». Avec mon bagage solide dans le revêtement, je suis convaincue de pouvoir apporter une réelle valeur ajoutée à votre équipe tout en répondant aux besoins de votre entreprise. Je vous prie de croire à la sincérité de ma considération.

Cordialement,

NA

Bonjour Madame Arama,

Nous sommes heureux de vous annoncer que votre candidature a été retenue et que vous commencerez votre stage en janvier à Paris, dans nos bureaux, rue du Cormoran. Merci de bien vouloir nous envoyer vos informations et votre convention de stage.

2. Ciment

Il est 22 heures dans le Panier, à Marseille. En été, à cette heure, le soleil a terminé d'enflammer la mer. La mer se retrouve comme brûlée, une étendue obscure qui s'amuse à refléter l'astre au front d'argent et sa brillante famille. Le vent se rafraîchit sur le front d'Hady. Il arpente une à une les marches de l'Athènes des Gaules. Il sent les odeurs de la marée qui redescend, mais lui préfère monter pour manger, pour rentrer, pour dormir, pour rêver. À 22h01, il traîne avec lui des cordes, d'élégants boulets formant des nœuds se prenant dans les escarpins et sandales des passants inattentifs. Des boulets fins et formant un quadrillage. C'est son gagne-pain : un filet de pêche, rongé par le sel, vert et rouge comme le drapeau de son pays et ne possédant plus que la moitié de ses flotteurs. En foulant les marches pavées longées par des lauriers roses, il se rappelle le chat qui était arrivé dans sa famille en même temps que Nour, Maya et de tous les autres chats, qui se sont perdus depuis dans cette constellation de venelles que forme le vieux port, ce qu'il aime appeler un « palais à ciel ouvert ». Il aime se questionner sur ces chats pour passer le temps et la douleur, qui lui tire dessus, balle par balle, marche par marche, année par année. Ont-ils un rôle ? Depuis combien de temps se plaisent-ils à parcourir ces pierres chaudes ? Leur arrive-t-il de tomber, de se perdre ou bien ne sont-ils pas guidés par la chaleur absorbée par ces roches taillées ? Dans ce cas, le problème de la perte est résolu. Comment s'égarer si aucun chemin n'est tracé ? En revanche, un nouveau est né, l'ombre et les blocs de caillasse froide. S'il n'y a que de l'ombre, comment peuvent-ils se guider ? Très vite, c'est lui qui semble se perdre dans ses interrogations félines. Quand Maya était jeune, Hady affirmait que, lui, à l'inverse de ces chats échaudés craignant l'eau froide, arrivait toujours à bon port dans la ruelle voulue. Il aimait le répéter à Nour. Il se souvient. Il pense. Et voilà maintenant qu'il se questionne sur cette affirmation, il fait deux pas en arrière et semble tomber un peu plus profond dans ses abîmes sans fond. Voilà maintenant qu'il parle à son filet : « J'ai un bon sens de l'orientation pour atterrir dans la ruelle que je souhaite, mais qu'en est-il des quartiers, des villes, des pays, des planètes ? En quittant Tripoli, est-ce que je souhaitais vraiment atterrir ici, près de ces calanques qui jouent avec la paralysie et ces boules de pétanque qui se réconcilient dans une routine toujours plus innovante ? ».

À mesure que ses pas s'alourdissent, son estomac s'allège et la faim submerge les rues de sa pensée par des odeurs de basilic, de zaatar et de poisson grillé.

Arrivé sur le pas de sa porte, il allume une vieille lampe de navire. Tout autour, la nuit respire. Les rues ont mis leurs voiles noirs. Elles semblent endeuillées. À l'intérieur de lui-même, le vert, le marron et le gris plus vifs que jamais tournent et dansent sans se soucier du vide qui s'est installé dans son estomac. Un vide lourd et pesant.

LEIZU

嫫祖

Par Soline BERLIE

La scène. NOIR.

Un flash. NOIR.

Un décor. NOIR.

Un tissu de soie Bleu.

Un tissu de soie Bleu sur scène.

Décousu, déchaîné, déchiré.

LA VILLE.

Un décor en soi comme les autres.

Des corps comme des pirogues en papier craft. Des pirogues qui naviguent sur la seine.

Un tissu ma foi, bleu, clair, voire translucide.

LE TISSU SOCIAL.

Décousu, déchaîné, déchiré.

Ils naviguent sans voir.

Des pirogues en parallèle,
absorbées par le courant
comme une ligne droite

Des pirogues qui s'assemblent et qui se nouent. Des pirogues qui disent nous

Nous nous aimons et nous ne nous quitterons plus

Alors PARTIR. Dévier. Courir. Côté cour.
Prendre un chemin plus court.

La diagonale.

DÉVIER. Goûter à des eaux plus sales ou plus salées que son propre jardin maritime

NAVIGUER entre des eaux, pour entrer dans des zones grises.
Se heurter. Au hasard.

Pour se retrouver coincé.e entre deux eaux.

Pendant que d'autres s'entremêlent et se retrouvent, entre elles.

EN VILLE. C'est facile d'être soi.

Mais qu'est-ce qu'être soi ? Dans des Nous et des Moi.

Être moi, est-ce naviguer seul.e ?
Ou plutôt être conduit.e par un capitaine ?

Responsable, Robuste, Réconfortant.

Car entre nous qui ne rêve pas d'être piloté par un capitaine ?

Un capitaine. C'est tout de même pratique, quand on se perd.
Pour éviter que les pratiques se perdent.

Garder le cap. Pour éviter de couler. De boire la tasse.
Regarde-le, le cap, juste devant toi
Comme il est attirant, hardi, imprudent

Fier de gouverner.

LA VILLE, des Nous, des Moi.
Qui cultivent l'entre soi.

LA VILLE, un décor en soi.
Comme les autres.

Banc

Par Lucie MEYNIER

Elle sentit la première goutte sur son poignet droit. Pendant les dizaines de secondes suivantes, elle traversa ce qu'elle appelait le *doute pluvial* : quand on se demande si ladite goutte est un produit de notre imagination, ou bien si sa source se distingue d'un nuage, comme un locataire qui arroserait des plantes depuis son balcon *si l'on est en dessous d'un balcon*, ou bien si, effectivement, la goutte ne viendrait pas tout simplement du ciel. En bonne compagnie, elle appréciait grandement ce fameux doute pluvial, qui donnait lieu, bon gré malgré, aux mêmes interactions.

Il pleut, non ?

Non...

Non, je crois qu'il pleut.

Il pleut ?

Putain, il pleut.

Seule, elle se répétait l'interaction manquée à elle-même, mais le mot *pleut* répété dans sa tête plusieurs fois d'affilée perdait son sens.

Pleut pleut pleut pleut pleut pleut pleut pleut pleut.

On aurait dit le nom d'un truc pas dingue, entre le bleu et le pneu. Certains mots étaient plus sensibles à cet effet que d'autres.

Sensible sensible sensible sensible sensible sensible sensible sensible sensible.

On gardait mieux le sens avec « sensible ».

En tout cas, il pleuvait. Il pleuvait sur Noa, qui aurait préféré attendre sans se mouiller. Elle se reprocha de ne pas être restée à l'arrêt de bus, sous lequel elle aurait pu s'abriter. D'un côté, si elle était restée sous l'arrêt de bus, elle ne serait pas encore arrivée, donc toujours en route et probablement en retard. Étrange que son corps dût se trouver là, sur ce banc, sous la pluie, pour être à sa place. Un problème récurrent, ce besoin qu'avait son corps d'être déplacé par Noa pour qu'elle se trouve là où elle devait être. Elle accusait son corps de sa condition d'objet, objet inutile qu'elle devait traîner partout avec elle, et qui se mouillait quand il pleuvait.

Elle devait également lui couper ses ongles et ses cheveux, qui ne s'arrêtaient pas de pousser. Pire, elle devait arracher, ou se faire arracher, la multitude de poils qui poussait hors des régions de son crâne et de ses sourcils *qui sont les seules régions où le poil semblait toléré, voire même encouragé*. Elle avait beau les enlever, ils revenaient toujours, et elle devait dépenser de son temps, de son argent, et de son capital douleur, pour défricher ce corps de ses mauvaises herbes. Son corps était pire qu'un objet, c'était un jardin, et Noa n'avait pas la main verte.

Elle devait aussi porter des lunettes pour ses yeux, afin qu'ils puissent exercer correctement leur fonction et arrêter de flouter les éléments lointains. Les lunettes coûtaient cher, pouvaient être perdues facilement. Elles s'embrumaient avec l'humidité et devenaient contre-productives sous la pluie - *Noa avait perdu ses lunettes assez de fois pour que sa mère érige ce comportement en un trait de sa personnalité*. Elle enleva ses lunettes devenues obstacle, et les rangea dans leur pochette. Sa pochette à lunettes était maintenant reliée par un petit cordon à la boucle d'une fermeture éclair à l'intérieur de son sac afin de minimiser les risques de perte. Malheureusement, la plupart des pertes *et des vols* se produisaient hors de la pochette. Sûrement y avait-il des statistiques sur le sujet.

Son corps, maintenant malvoyant et mouillé, devenait de moins en moins confortable. La brise qui, jusqu'alors, existait juste assez pour être remarquée, soufflait son air frais avec force sur les vêtements mouillés qui enveloppaient le corps de Noa, la rendant prisonnière d'un cercueil de tissu.

Dans le glaçon qui lui servait de refuge, son esprit se sentait bien au chaud. Les gouttes provoquaient la fuite des passants, laissant les rues moins occupées. L'espace devenait plus solennel, vidé de ses occupants habituels. Quelques quidams pris au piège de leurs emplois du temps traversaient rapidement les trottoirs. Chacun élaborait une stratégie pour minimiser son détrempage. Certains marchaient très rapidement, la tête baissée, les épaules voûtées, créant un bouclier avec leurs dos cambrés. D'autres, plus perspicaces, optaient pour la vitesse au détriment du confort, et couraient à travers rues, serrant leurs affaires contre leurs poitrines. Les cyclistes se confrontaient à l'averse sans échappatoire. Ils se ressemblaient tous, l'air hagard, la chevelure trempée et les yeux plissés, sourcils froncés, essayant de discerner la route à travers les gouttes. *Les cils et sourcils retrouvaient ainsi leur fonction originelle, protection naturelle des yeux, et abandonnaient leurs fonctions esthétiques de poils désirés.* Les vieillards ne semblaient guère dérangés. Peut-être que leur corps ne leur permettait plus de mettre en place des stratégies d'évitement, l'accélération leur étant impossible, et leurs épaules déjà voûtées. Sur le haut du podium, les propriétaires de parapluie s'érigeaient en vainqueurs, imperturbables, déambulant la tête haute et le bras plié sous leurs protections colorées. Noa les enviait. Tous semblaient calmes et assurés, créant autour d'eux un espace sans interaction, rois du monde sous leurs ombrelles, fiers et protégés.

La proximité des corps étrangers dans la ville ne la laissait jamais de marbre. Elle se sentait d'habitude regardée, jugée, presque asphyxiée par tous ces regards, toutes ses paires d'yeux qui se rencontraient et se laissaient en une fraction de seconde, gênées de s'être croisées sans le vouloir. Sur les trottoirs, dans les bus, les métros, sur les terrasses, les passages piétons, les pelouses des parcs, dans les queues des boulangeries, Noa regardait ses chaussures, en observant toutes leurs traces d'usure, évitant ainsi la plupart des regards inquisiteurs qui la dérangaient tant. Aujourd'hui, les gouttes avaient détendu son cou. Elle relevait la tête, trempée, mais libérée.

Mina ne la rejoindra sûrement pas. Que feraient-elles à deux sur un banc, sous la pluie ? L'attente mouillée se savoure en solitaire. Si elle n'attendait plus personne, avait-elle amené son corps au bon endroit ? Que fait-elle seule sur un banc, sous la pluie ? Valait-il mieux être ailleurs ? Noa possédait beaucoup d'ailleurs et très peu d'ici. Elle était rarement là où elle semblait. L'espace la contraignait, offrant tant de possibilités, si proches les unes des autres dans cette ville pourtant si étendue. Tant d'ailleurs où elle pouvait se trouver l'empêchaient de se perdre. Elle aurait voulu oublier tous les ailleurs et rester perdue, là, ici, sur ce banc, sous la pluie. Attendre que les gouttes s'arrêtent de tomber, attendre que les tissus qui la couvrent sèchent, attendre que les passants reviennent lui reprendre sa rue. Attendre que les regards l'obligent à laisser son banc, pluie ou beau temps.

Banc banc banc banc banc banc banc banc.

Les mots commençaient à perdre leur sens ici, peut-être était-il temps d'aller attendre ailleurs.

Comme une image de Barbican

Par Romeo CHABROUX

Alcide passe ses mercredis soir dans les cinémas de la rue Saint-André, au Champollion ou au cinéma de la rue Christine, pour y voir *Orange mécanique*, les *Ailes du Désir* ou *Paris Texas*. Le Barbican à Londres dans *Orange Mécanique*, lui rappelle chez lui, les Etoiles d'Ivry, et cela lui permet de s'y projeter et d'apprécier ce film. Mais de Stanley Kubrick il aime encore plus le film *Barry Lyndon*. Il imagine sa vie comme celle du protagoniste, il a la sensation ou l'intuition qu'il se pourrait qu'il connaisse une ascension rapide, comme un météore, mais a déjà conscience que celle-ci comme celle de Barry Lyndon serait éphémère, et entrevoit déjà sa chute vertigineuse, mais ne sait pas ce qui l'attend. Il a peur, de la mort, peur du temps, peur de perdre du temps. Pour lui la vie est si courte, qu'il ne supporte pas de faire des mauvais choix, qui pourraient le faire passer à côté de quelque chose qui en valait plus la peine, il a surtout peur de cesser d'être curieux, et de ne l'être pas assez pour saisir les occasions qui se présenteraient à lui. Pourtant Alcide doit apprendre à accepter le fait qu'il n'est pas lui seul maître de son destin, de sa destinée, et qu'il devra composer avec les imprévus, les aléas de la vie. D'un autre côté, elle lui est chère cette spontanéité, et pour rien au monde il troquerait cette contingence, il aime que la vie lui réserve des surprises, seulement quand il a le choix, quand plusieurs choix s'offrent à lui. Il n'est d'ailleurs pas organisé, il arrive toujours en retard, et ne prévoit pas ce qu'il fait, il préfère décider sur le moment, car c'est plus stimulant, et qu'il estime que sa vie avec ses études est déjà trop organisée. Les études d'hypokhâgne ne se passent pas comme prévu. Il a choisi l'hypokhâgne car, élève au lycée il avait des « facilités », il avait surtout pris l'habitude de travailler de façon quotidienne, il avait pris le pli, de sorte, que les tâches liées aux études n'avaient jamais été un poids, un fardeau, quelque chose de laborieux ou de déplaisant pour lui. Il avait choisi la prépa, car il ne savait pas quoi faire, n'avait pas de centre d'intérêt qu'il puisse projeter dans une application professionnelle concrète, plus tard. Il savait seulement qu'il aimait les langues, le latin, le grec, la géographie, et l'histoire. Il voulait continuer à étudier ces matières, les perfectionner, les approfondir, avec la vague idée qu'au fil du temps, les choses s'éclaireraient pour lui, et lui permettraient d'entrevoir le début d'une « carrière », mot qui se bousculait, incontournable, sans cesse sur les lèvres et prononcé dans les discussions de tous les parents des garçons et filles de son âge pendant les dîners. Vers la fin de la deuxième année de prépa, alors que les concours approchent, Alcide est chaque jour de plus en plus habité par des doutes quant à son avenir, il ressent cette pression et cette anxiété qui se répand physiquement prenant possession de son corps, comme des picotements. La crainte d'échouer les concours, ajoutée à l'esprit de compétition qui règne entre ses camarades et lui, s'instille dans son esprit comme des grosses taches indélébiles, des métastases. À mesure que les jours passent, il est de moins en moins convaincu qu'il finira à l'École normale supérieure, objectif que lui et ses camarades à l'unanimité visaient. En juin il passa les concours tant redoutés. Il s'y était présenté, presque vidé de toute la motivation et du sens qui l'avait pourtant caractérisé ces deux années. Il s'y était présenté presque les mains dans les poches, sans appréhension, sans stress, sans enjeu, se disant qu'au fond la vie déciderait pour lui une fois de plus, qu'il finirait dans cette école s'il le fallait. Après toutes ces heures d'études, du grec ancien à toutes les dissertations passées, il n'avait jamais su pourquoi il avait commencé ces études de classes préparatoires ni pourquoi il avait voulu entrer à Normale Sup. Cette façon de relativiser, cachait pourtant au fond autre chose, une forme de déni. Il le savait au fond, que ce jour-ci lorsqu'il s'était présenté aux épreuves, il était loin d'être préparé, et il avait cessé de croire qu'il était capable, qu'il valait ce parcours.

On aimerait se demander pourquoi, on suppose assez aisément que la pression y est pour beaucoup, la pression des pairs, la pression des amis, dans un environnement où tous vos camarades effectuent un parcours prétendument d'excellence, la pression des anciens, la pression familiale. Après tout, c'était sa mère qui était entrée avant lui à l'Ecole normale supérieure. Il avait grandi avec l'idée qu'il s'agissait d'une formalité, pour continuer un parcours d'études conforme à ceux qui l'entouraient, ce dans quoi il avait baigné. Il reçut les résultats vers le courant du mois de juillet, et sans grande surprise, il apprit qu'il n'était pas reçu à l'Ecole normale supérieure. C'était la confirmation, la mise en lumière, de ce qu'il savait au fond, le jour où il s'était présenté au concours, mais il avait préféré adopter une posture de déni, en essayant de se convaincre par un propre raisonnement, qu'il avait élaboré pour lui-même et ses parents, ceux qui l'entouraient, une sorte de fausse assurance, pour remédier à une situation de stress qui était devenue insupportable. Une assurance reposant sur le fait qu'il fallait après tout relativiser, mais qui n'était qu'une phase nécessaire à sa survie, pour succéder à l'angoisse existentielle de ne pas réussir, de ne pas être à la hauteur de ses pairs, de ne pas avoir la reconnaissance sociale qui lui permettrait d'entreprendre tout ce qu'il souhaiterait faire plus tard. Il avait toujours nourri une sorte de passion dérivée, pour la politique, sorte de *by product* de ses principaux centres d'intérêt, ce n'était pas une passion dont il parlait, et d'ailleurs lui-même ne s'en rendait pas compte. Cette appétence était née ou avait été sédimentée par les nombreux cours d'histoire et livres, romans historiques du XIXe siècle, la lecture des *Mémoires d'Outre-Tombe* au collège. Il avait été ému par les descriptions de paysages régionaux, en Normandie, en Bretagne, en les lisant il avait senti souffler les vents de l'Histoire, des moments qu'il avait l'impression d'avoir vécus, par procuration, dont le souvenir était puissant et mêlé à ceux de son enfance, comme s'ils s'étaient amalgamés pour ne former plus qu'un, plus qu'un tout, touffu, non organisé, mais dont la mémoire était robuste, et traversait les années. Sans doute, ces souvenirs s'étaient altérés au fil du temps, la quantité de souvenirs ne s'amoindrissait pas pour autant, mais procédait comme une sorte de système de ventilation, lorsque le cerveau d'Alcide était en surchauffe, il était contraint de rejeter, de vomir, d'expulser quelques souvenirs, des fragments de mémoire perdus à jamais, qui n'étaient plus la propriété d'Alcide, qu'il ne possédait plus, tant pis ou tant mieux selon que ceux-ci étaient douloureux ou heureux.

**Pour lire le texte dans son intégralité,
veuillez scanner le QR code :**



Juliette

Par Floriane RENARD

Il faudrait qu'elle prenne l'air. Ici, elle s'asphyxie. Est-ce pour s'échapper, ou pour se retrouver ? La frontière est si fine. Sûrement un peu des deux.

Elle s'échappe en courant, à la fois loin d'elle et loin de lui. Vers ce qu'elle est, sans ce qu'elle vit. Lâcher le temps pour retrouver l'espace, fuir ce qui l'avait collée pour se retrouver nue. Juliette a peur de se perdre, alors elle cherche une place. Elle déambule dans la rue et ouvre une porte. Le refuge est le théâtre.

À défaut d'être en haut de l'affiche, son nom vient d'être imprimé sur son billet. Devant cette étendue de fauteuils rouge sang, confortables, elle s'arrête. Le premier rang lui fait de l'œil, elle pourrait presque s'y installer ; mais n'ose pas. Il y a du froid, du chaud. Des gens, du bruit. Mais il n'y a plus le temps. Les lumières s'éteignent et la salle devient noire. Prenant le contrepied de ses certitudes, elle s'assoit.

À sa droite, il y a une femme. Juliette souffle. À sa gauche, il n'y a personne. Deuxième souffle. Les yeux sont rivés sur le rideau rouge sang. Personne ne la regarde. Troisième souffle. Première larme.

Sur la scène, j'entends des pas. Silence. Je pense à lui. J'ai peur. Peur de lui, peur de ses mains. Pourquoi mon envie de partir devient si forte qu'elle me pousse à rester, à revenir ? Pourquoi la peur me paralyse-t-elle au point que j'ai envie qu'il en finisse ? Pourquoi vouloir comprendre quand on pourrait fuir ? Pourquoi serais-je victime quand je peux être héroïne ?

Le rideau s'ouvre, Doña Sol entre. Sa robe lui donne un air de femme puissante. Juliette admire ses jambes longues à travers le froufrou blanc des vêtements d'époque. Hernani lui donne la réplique, les alexandrins s'enchaînent, et Juliette s'abandonne un peu plus au spectacle.

Et pourquoi n'a-t-elle rien fait, la femme aux cheveux gris ? Pourquoi lui en voudrais-je d'être restée immobile alors que moi non plus je n'ai pas bougé. Ils ne m'ont pas aidée, mais moi, me suis-je aidée moi-même ? Hier soir, ils m'ont dit qu'être statique avait voulu dire oui, qu'il fallait que j'apprenne à dire non, à le repousser, à me protéger. Mais, dis-moi, si tu recommences, aurai-je cette fois le courage ou la force de te repousser ?

Juliette rêvait d'être comédienne, et elle ne voit de la pièce qu'elle-même. Inverser les rôles, renverser le spectacle, plutôt que faire face. Rêvant de fouler les planches, elle ne fait que les entendre plier sous les pas des comédiens.

Doña Sol, je prie pour qu'elle tombe. Ou du moins, qu'elle vacille. Que son genou flanche ou qu'elle trébuche sur une planche. Je voudrais la voir trembler, la voir échouer comme la Manche sur ses côtes. En soir de tempête, l'écume blanche déferlerait sur le fronton de scène. Ses répliques se perdraient dans un silence, coupé par une chute.

La salle se lèverait, s'agiterait. Le spectacle basculerait de côté. Représentation ratée. Tout le monde sortirait sur un fond de sirène. Le chant s'éloignerait, la rue serait désertée. Elle serait transférée à l'hôpital : son os comme sa carrière seraient brisés. Peut-être même qu'on chercherait en urgence quelqu'un pour la remplacer. Abandonnée à la rêverie, le probable devient possible et je prends son rôle. Un souffle, deux souffles, trois souffles. Le rideau s'ouvrirait, j'entrerais. Première larme. Mon destin s'élève et redevient tragique. Doña Sol ne sauve pas. Rideau.

Les comédiens saluent. Juliette s'arrête toujours d'applaudir un peu avant les autres, et ferme les yeux. Cela lui donne l'impression qu'on acclame un peu pour elle aussi. Ne mérite-t-elle pas d'être félicitée pour sa performance ? Les spectateurs assistent bien aux représentations. Oui, ils sont assistants de la comédie, performants par l'abstraction du quotidien. Ils jouent leur rôle à la perfection, surtout Juliette. Dans la salle, ce soir, personne n'a remarqué la larme qui perlait à son œil quand elle l'a entendu. Personne n'a vu la trace de la claque silencieuse.

Surpuissance. Échec. Juliette est théâtrale, mais Juliette ne sera jamais comédienne. Qui a fait de sa vie un rêve et puis l'a réveillée ? Rouée de coups et de cris, elle n'a pas eu la force de hausser le ton. Condamnée, elle n'aura été que spectatrice. Cette salle anonyme est soudain vide mais pleine de sang. Seule Juliette jouait, sur scène, et c'est tout. Quand avons-nous arrêté de parler de Juliette ? Ce silence est la dernière chose qu'il reste à briser, alors j'ai offert ma plume à Juliette. Ni à vous, ni à moi. Enfin, elle, c'est tout de même un peu plus moi que vous.

La zone

Par Lise MAI

Je m'éveillai, la face obstruée de feuillages. J'avais dû rouler là, précipité par ma chute dans cette flaque souillée de feuilles. Son eau tiède fuit mon oreille lorsque j'élevai ma tête, puis mon avant-corps hors des herbages. De la prairie qui m'apparut, je ne reconnus rien. Chassant de mes manches le marécage où j'avais gi, je remarquai son étrange couleur de rouille, infusée depuis le sol jusqu'à la pointe des angéliques. Du reste, il n'en émanait aucune odeur. Mes jambes vacillantes gagnèrent avec peine le sommet d'une butte; de là, l'étendue m'apparut dans sa totalité. La brume laissait entrevoir un damas de bois mort, de joncs et de fougères; d'entre ces tapis, perlaient des monceaux de verre, des lames d'aluminium et des tôles de fer-blanc, dont l'éclat suggérait la préciosité. Des épis de béton, vestiges d'une clôture, finissaient au loin. Leurs barbelés s'affaissaient sur des dalles de ciment tachetées de lichens dorés. Le délabrement de cette prairie trahissait une tragédie récente; je n'aurais su dire si ses bourrelets touffus trouvaient leurs limites dans ces hêtres isolés, ou s'ils recouvraient l'entièreté de la Terre.

Nulle autre voix ne répondit à mes appels que celle du ruisselet d'où je m'étais extrait. Une terreur me saisit en sentant le vide énorme qui menaçait mon dos et ma poitrine; le sentiment qu'une catastrophe avait maudit ces lieux s'infiltra dans mes entrailles; et plus je respirais de cette friche inodore, plus j'en ressentais le danger. Les clôtures et les plateformes avaient eu une fin violente. Une radiation? Un incendie? Elles insinuaient que tout élément de vie était voué à périr dans la zone. Je pensai, sans vouloir me l'indiquer, que, une fois happé par les tenailles de la friche, mon corps n'aurait pas le luxe du lichen et se départirait pitoyablement de ses chairs.

— Tu peux bien être austère, et mystérieuse, lançai-je au-devant des marécages. Je ne mourrai pas comme un animal. J'ai déjà prévu mes obsèques; ce sont des hommes qui porteront mon cercueil.

Dans mon esprit, nommer revenait à connaître; et connaître était soumettre. Ainsi je concevais cette prairie monstrueuse comme une rejetonne de la nature pour mieux ressentir mon primat d'homme sur ce que, depuis des millénaires, j'avais rompu à mes désirs. Parler à cette volonté qui émanait indiscutablement des eaux, des fanges et des lilas entretenait l'illusion d'une amie, des mains de laquelle il devenait insensé de mourir.

— Tu vas me montrer le chemin hors de cette zone, lui assurai-je. Tu me mèneras aux hommes qui t'ont enlaidie de ces ceintures de fer. Alors je ne dérangerai pas ta paix. Nous ne nous serons jamais...

Une averse me coupa la parole. Je courus me réfugier sous les jupes d'un tilleul. Des nappes de pluie barraient la vue de la clairière; le déchaînement des trombes soulevait les monticules par grappes, arrachant l'épiderme du parterre dans un bombardement acharné. Au calme surnois succédait la débâcle; cette transfiguration me bouleversa. Elle me rappelait la convulsion dernière qui ponctue les agonies. L'averse cessa. Je crus entendre un rire de femme s'évanouir. Mais en regagnant la butte, je ne constatais rien du massacre imaginé; mon amie gisait là, riante, rutilante des feux que le soleil prêtait à sa rosée. Elle avait un charme révoltant. Il n'y avait pas de paresse plus franche que celle de l'herbe, grasse et ruisselante, flegmatique comme toutes les belles, ébouriffée encore des ébats du déluge.

— Regarde-toi. Tu rayannes comme si tu venais d'accoucher. Mais tu ne trompes personne. Cet air perfide qui remplit mon torse te trahit. Tu n'es qu'une friche morte. Tu n'enfantes plus rien que la pourriture.

La pluie avait labouré sa victime, puis laissée au grand air. Ravagée et heureuse, la nature se relevait de son rut. Plus mon œil cernait la luxuriance de la lande, plus elle m'apparaissait déserte, dénuée d'hommes malgré leurs traces. Et cette présence, que je ne pouvais attribuer qu'à l'intelligence de cette nature, me pénétrait peu à peu, acculant la part de moi-même qui s'était laissé la mépriser. Je m'abîmais dans l'opulence du néant de la zone. Il me semblait que cette réalité était inaccessible à ma petite personne humaine. De conquérant, je devenais intrus; et je sentis une solitude infinie.

— Chez nous, les hommes, osai-je, nous avons la folie de bâtir. Mais nous sommes des ouvriers malhonnêtes; tout s'érige vers un but, fusse-t-il pour servir ou pour plaire à l'œil. Ils érigent aussi des vérités par touffes, comme s'ils cultivaient des fleurs sauvages pour mieux les mettre en vase. Ils soutirent au monde ses mystères non pour les comprendre, mais pour les expliquer à leur manière; ces ruines qui te pèsent, elles aussi naquirent pour te voler tes mystères, pour en couvrir les murmures sous le vacarme civilisationnel. Mais lorsque tu es apparue si belle après la tempête, et si vivante sans une âme alentour, ton énigme a abattu mes vérités.

Le même silence accueillit mon élan. Un rire retentit de nouveau. En signe de défaite, je m'allongeai près de la dalle de ciment qui m'était devenue familière, afin de ne pas déranger l'activité de la friche. Dépouillé de mes certitudes, je ne savais plus rien, sinon que le vide peuplait tout.

— Laisse-moi avoir l'élégance de te quitter sans bruit, soufflai-je. L'homme est trop rustre pour vivre de néant, c'est bien pour cela qu'il bâtit frénétiquement. Il n'est pas le bienvenu dans ta zone; et moi-même je n'ai pas tout saisi des impressions si bizarres dont tu m'as infecté.

Je me calai au plus près du bitume tiède. Chaque plante du marécage, ou de la prairie, ou de la clairière, semblait m'écouter dériver. Elles étaient faites du même tissu irréel, nées du même miracle qui n'avait pas attendu les hommes. De sa force colossale, la nature s'affranchissait de sa forme et faisait preuve d'une volonté propre.

— Rares sont ceux qui choisissent leur mort, soupirai-je. Mais choisir le lieu de son naufrage console, parfois.

Bientôt, mon corps n'obéirait plus aux volitions de ma tête, mais aux remuements de la zone. J'attendais le sommeil.

Le transpyrénéen

Par Anna MAURETTE

J'ai du mal à retranscrire fidèlement les émotions qui m'ont traversé lorsque je suis arrivé pour la première fois en ville, du haut de mes onze ans. Le choc était si profond.

C'était en juin 1950. Je me souviens de la chaleur, une chaleur poisseuse, pégueuse, impitoyable, où même l'ombre semblait souffrir de ce mal omniprésent. Une chaleur qui sentait la suie, l'acide, et qui m'avait pris à la gorge dès mes premiers pas sur le quai de la gare. Notre appartement n'était qu'à quelques minutes de marche, mais le trajet m'avait paru interminable, terrassant, sous le poids des valises et de l'infinité de la ville. Depuis le bord du canal du Midi, je découvrais celle qui allait me voir grandir, la rue du Faubourg Bonnefoy, une large rue pavée, bordée de commerces et d'habitations, traversée par un tramway bruyant qui suscitait tant l'admiration que l'agacement de ses habitants. Mon regard se perdait à l'horizon de cette longue rue droite où s'étendaient, avec une rigueur presque scientifique, des dizaines de maisons semblables aux façades tristes et aux fenêtres étroites.

Nous logions au numéro huit, au premier étage d'une modeste maison en pierre, qui accueillait au rez-de-chaussée une boulangerie fréquentée par les ouvriers et les cheminots du quartier.

Quelques mètres plus loin, à l'ombre d'un arbre, un groupe de cheminots fumait en s'esclaffant, à la façon de ceux qui veulent se faire remarquer. Ces manières me semblaient bien étranges. Leurs accents, inconnus, sonnaient comme une parodie grotesque : l'un coupait les consonnes à la fin de ses phrases, l'autre parlait d'une voix nasillarde, et je me demandais s'il était possible de parler ainsi sans jouer une sorte de comédie. Je comprendrais rapidement que ces accents reflétaient l'identité du faubourg : une cité de cheminots, venus de la France entière pour trouver du travail auprès des sociétés des chemins de fer après la fin de la guerre.

Mon père, Jean, était l'un d'eux. Il travaillait depuis ses dix-neuf ans à la Compagnie des chemins de fer du Midi et du canal latéral, dans la région ariégeoise, sur le tronçon du transpyrénéen central qui reliait Foix à Saint-Girons. En 1938, la Compagnie avait été cédée à la Société Nationale des Chemins de fer Français, mais la guerre avait rapidement interrompu le travail de mon père. Dès son retour, en 1945, après deux années de prison à Cologne, il avait été mobilisé pour reconstruire des tronçons du réseau ferroviaire local, grandement endommagé par des sabotages, dans une région où le maquis avait été particulièrement actif. Les montagnes ariégeoises avaient été une terre de résistance où les terrains accidentés, les forêts denses et la proximité avec la frontière espagnole offraient de nombreuses possibilités d'évasion et d'opérations.

L'Ariège était dure. Celle que l'on appelait la « terre courage » n'offrait aucun répit aux âmes sensibles. Grandir en Ariège, c'était grandir dans une hostilité permanente ; toute l'année, nos jambes, vêtues d'une simple culotte courte et de hautes chaussettes en laine rêche, affrontaient tour à tour des soleils de plomb, des neiges glaçantes, des orties malines, des ronces barbares et des rochers impitoyables. Grandir en Ariège, c'était supporter les humeurs de la montagne, se faire piéger en forêt par l'orage du soir qui faisait trembler le cœur de la vallée, redécouvrir sans cesse de nouveaux horizons au gré d'une brume automnale capricieuse, et accepter que la vie soit rythmée par l'incertitude. Il suffisait d'observer les mains de ma mère pour comprendre ce qu'était notre vie : des mains rugueuses, calleuses, suantes, des mains de travail, de corne et de plaies, des mains noires et dures comme la terre des Pyrénées, des mains caméléons semblables aux écorces des sapins blancs de haute montagne, des mains qui portaient l'héritage de notre lignée paysanne.

La vie était dure et, depuis un siècle, la région se dépeuplait. Les guerres successives, les épidémies et l'exode rural avaient fait perdre au village plus de quatre-vingts pour cent de ses habitants. On croyait que la ville pourrait offrir la possibilité d'une vie lavée de tous ces aléas, imperméable aux caprices de la nature, et si l'idée de vivre en ville me terrifiait, elle était aussi un champ des possibles que même mon imagination la plus féconde ne pouvait se représenter.

Nous n'avons pas échappé au départ. En ce mois de juin 1950, nous avons quitté notre terre natale.

Quelques pas sans...

Par Inès VALADE

Quelques pas. Comme des pointillés sur le trottoir. Traçant mon passage à l'encre invisible. Quelques pas. Je ne suis que quelques pas. Je compte mes pas, mais je ne compte pas. Un passant au milieu d'autres passants. Mes yeux frôlent les visages qui se déploient autour de moi. Danse des pupilles qui lévitent, s'évitent, se cherchent et s'échappent. J'avance dans la ville, regardant ceux que l'on ne regarde pas, ceux qui peuplent les trottoirs, les coins d'escaliers, les devantures de portes. Je ne suis personne pour eux. Je ne suis qu'un visage qui se baisse, un sourire un peu crispé, parfois quelques pièces que je laisse tomber.

J'ai baissé les yeux. Lui, les a levés. Nos regards fugitifs. Lentement, se sont effleurés. Un hochement de tête qui m'échappe. Comme une salutation. Comme un pardon. Mes pas qui ralentissent. Lui ne bouge pas. Immobile. Assis en tailleur. Sur un carton devant lui, deux mots inscrits. Posant sa question aux regards des passants : « Que dire ? ». Rien à dire ? Trop à dire ? Tout est peut-être déjà dit. Dans sa position sur le sol froid du matin. Sur ce goudron dur où l'on marche alors que lui s'assoit. Dans ses couches de vêtements sales et cette trousse ouverte près de ses pieds. Une simple trousse. Vide de crayons. Vide de mots. « Que dire ? ». Langage de pièces qui s'y glissent en tintant. Des centimes de pauvreté. Un peu de rien. Et ses yeux qui cherchent ceux qui passent au-dessus de sa tête. Si loin de sa réalité. Parfois, le remarquant. Souvent, l'évitant. Pressés par leur journée. Trop pressés pour regarder ? Je l'observe quelques instants, puis je le dépasse, puis je m'éloigne, puis je l'oublie. Lui et son carton me demandaient : « Que dire ? ». Je n'ai rien dit.

Le métro s'arrête. Je lève les yeux au milieu d'une phrase. Je cherche le nom de l'arrêt. Encore deux et je sortirai. Avant que les portes ne se referment, un homme se glisse dans la rame. Il tient serré contre lui, comme le plus grand des trésors, un accordéon. Il se campe sur ses pieds, restant bien droit malgré les soubresauts du métro. Une note de musique se déploie. Les visages se lèvent. Les regards se tournent. Lentement, l'homme se met à chanter. D'une voix rendue rugueuse par la vie. Un air nostalgique, presque hypnotisant, emplît l'espace. Le métro s'arrête de nouveau. La musique, elle, continue. Des gens sortent, d'autres rentrent. Il chante encore. Comme si plus rien ne comptait. Une brèche dans l'espace et le temps. Ma phrase est restée en suspens. Je ferme le livre. Je ferme les yeux. Oubliant presque où je suis. Immobile en mouvement. Le métro arrive à la station suivante. La musique s'arrête. L'homme glisse son chapeau entre les passagers. Avant qu'il n'arrive jusqu'à moi, je sors comme on s'échappe. C'était mon arrêt. Je suis un voleur de mélodie.

Il est debout. Accoudé à une poubelle où un écriteau forme le mot « merci ». À ses pieds, un gobelet abîmé. Une femme passe et jette quelques pièces. L'homme montre la poubelle, un faible sourire au coin des lèvres. Le schéma se répète. Une fois. Deux fois. Moi, j'attends contre un mur plus loin. Je ne peux détacher mes yeux de ces lettres noires, de ce « merci » de jeter qui devient un « merci » de donner.

L'eau ruisselle. S'écoulant du ciel comme un chagrin inépuisable. Les parapluies se déploient. Tournoyant dans le vent. Cachant les regards fatigués, rincés par la journée. Les parapluies se frôlent, se touchent, s'échappent. En un ballet désynchronisé.

Le rideau de pluie se ferme sur la rue. On attend qu'il s'ouvre, sous les applaudissements des gouttes lourdes frappant les toiles tendues. L'eau rebondit sur le sol pour atteindre les protégés, les cachés, les effrayés. Ceux qui fuient le temps. Celui qui tombe comme celui qui passe. Je fuis aussi. Mais une femme m'arrête. Son visage apparaît sous son parapluie violet. Elle tend vers moi un petit récipient où brillent quelques pièces mouillées par la pluie. Je secoue la tête en lâchant quelques mots:

— Je n'ai pas de monnaie, désolée.

Puis je rabats mon parapluie devant mes yeux avant de me détourner. C'était faux. Bien sûr que c'était faux. J'avais bien quelques pièces perdues au fond de mon porte-monnaie. C'est tellement plus simple de se cacher derrière un mensonge. Simple pour moi. Pour elle, cela ne change rien. Comme si je ne voulais pas me sentir coupable de ne rien lui donner. Comme si je ne voulais pas qu'elle me voit comme quelqu'un qui refuserait de donner.

Une odeur âcre. Comme un halo autour de la femme. À chaque arrêt du métro, les personnes entrent en plissant le nez, fouillant la rame pour trouver l'origine de cette odeur. La femme est prostrée sur son siège. Le regard tourné vers ses pieds. Insensible aux reniflements et aux mouvements de recul. Deux jeunes plus loin rigolent en se bouchant le nez et en la montrant du doigt. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle. Je ne comprends pas que l'on puisse en rire. Mais. Je reste immobile. Regardant les passagers de la rame qui glissent leur nez dans leur écharpe et la regardent comme une intruse. Comme un objet qui ne devrait pas être là. Mais. Moi aussi je retiens mon souffle.

Je vous ai dit que je n'étais personne. Je vous ai dit que je pouvais être tout le monde. Je vous ai dit que je n'étais qu'un passant parmi tant d'autres. Que je ne comptais pas. Je pense que c'est faux. Je voulais offrir mon regard. M'effacer pour montrer. Mais ce que je vois et perçois ne dépend que de moi. C'est mon cœur qui se serre. Le vôtre réagit peut-être autrement. Je ne sais pas. Tout ce que je sais c'est que je hais l'indifférence. On dit qu'elle tue et je le pense. Elle efface toujours plus. Elle rejette des vies sur un coin de trottoir. Les bloquant à terre. Sans leur laisser la possibilité de se relever. Je la vois cette violence. Même dans le fait de laisser tomber une pièce au fond d'un gobelet. Une violence brutale de chaque instant. Parfois, un temps de répit. Entre deux manches. Entre deux trottoirs. Dans cet entre-monde où la vie frappe et s'échappe. Un entre-monde que j'entraperçois sans jamais le voir entièrement. Une réalité au son de l'accordéon de l'homme dans le métro, aux effluves de la dame assise, aux couleurs des pièces mouillées par la pluie. Une réalité aux visages mouvants, aux traits crispés, martelés par la vie. Une vie que l'on redoute, une vie que l'on repousse, une vie qui s'insinue parfois sans prévenir. Une vie, des vies, qui traversent la mienne l'espace de quelques instants. Je suis un passant comme tant d'autres. Comme tout le monde et comme personne. Mais... J'essaie toujours et j'essaie encore que mes pas de passant ne soient pas sans regard.

Réinventer la ville

Vers les éléments

“ Le vieux Paris n’est plus (la forme d’une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d’un mortel) ”

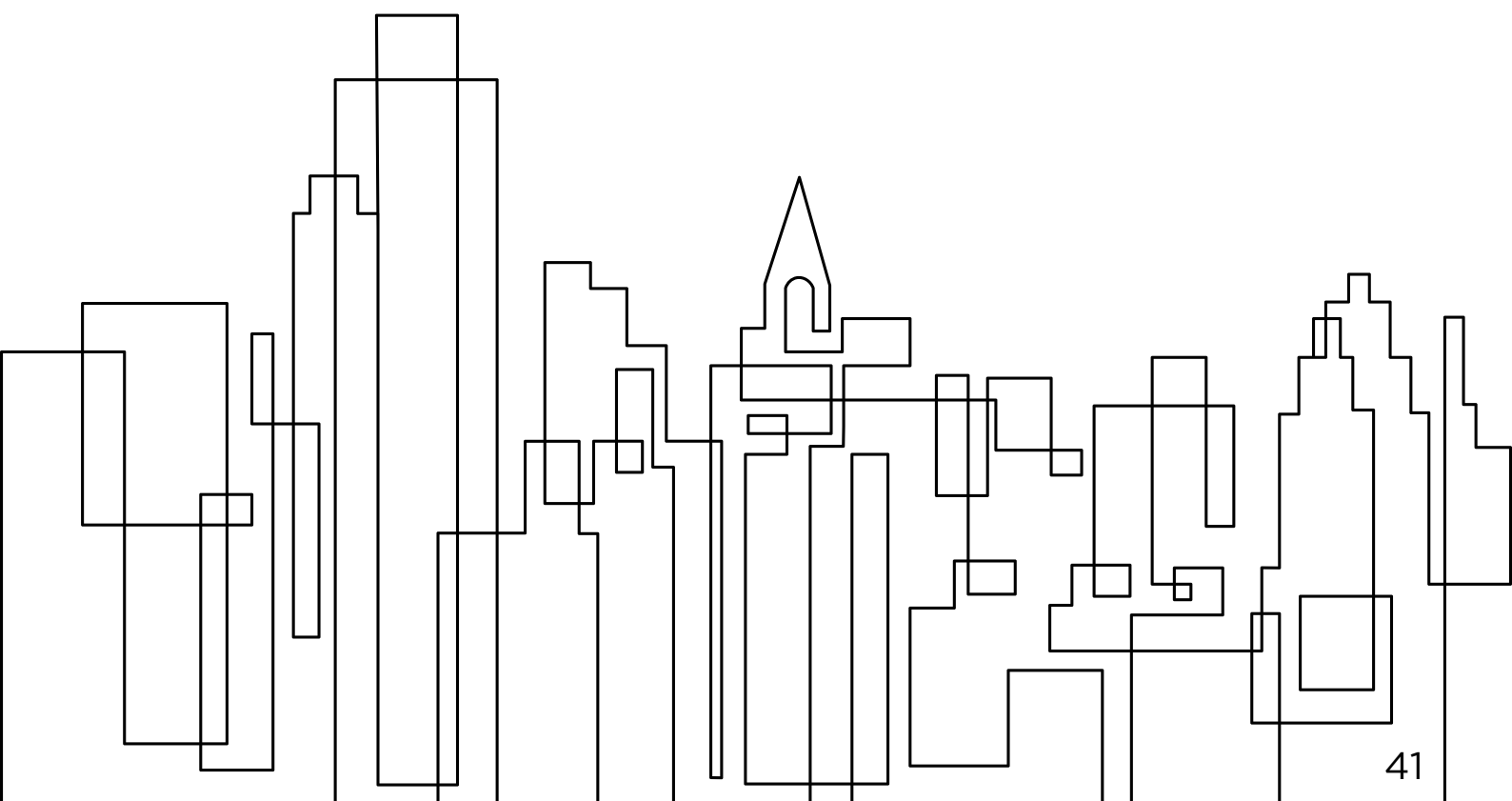
Charles Baudelaire, « Le cygne » - à Victor Hugo (extrait)

“ Si la ville est un organisme complexe, c’est aussi un organisme
vivant qui évolue dans le temps. [...] Ce qui signifie que la
recherche de structure doit tenir de la disparition, de la
naissance de nouvelles fonctions, et s’appuyer, non seulement
sur la diversité humaine, mais aussi sur son caractère essentiel
d’évolution. ”

Jean Renaudie, *La ville est une combinatoire*

“ Ces grands monceaux pierreux, ces vieux murs que tu vois,
Furent premièrement le clos d’un lieu champêtre. ”

Joachim Du Bellay



La naissance imaginaire de la cité Étoiles

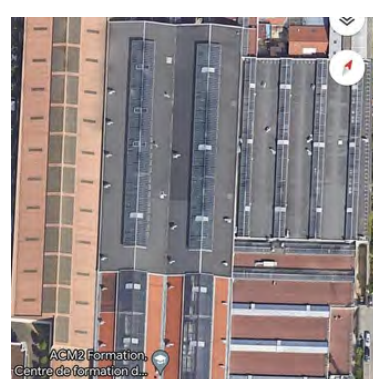
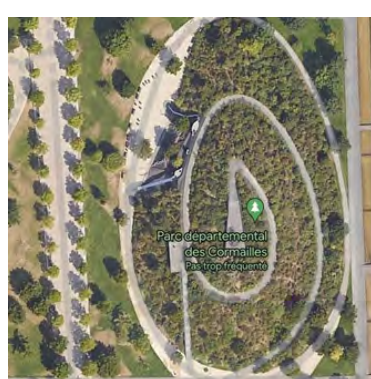
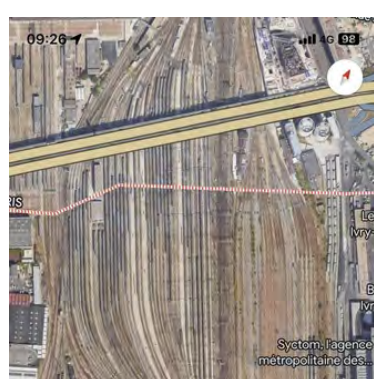
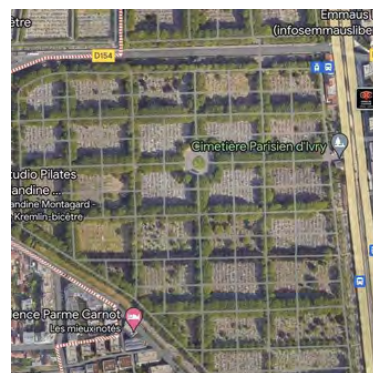
Par Thalie LAROCHAIX

C'est un jeune homme, un adolescent. Les cheveux longs et le sac en bandoulière. Il n'a qu'une feuille blanche à sa table. Un monde à faire advenir.

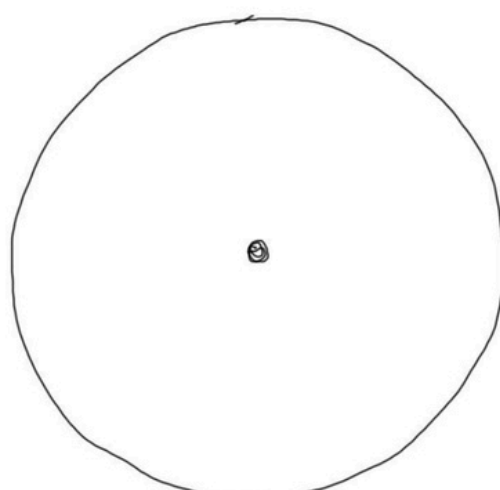


D'abord, il faut trouver un lieu. C'est très important. Un endroit idéal. Pas trop petit et pas trop grand. Un lieu inspirant.

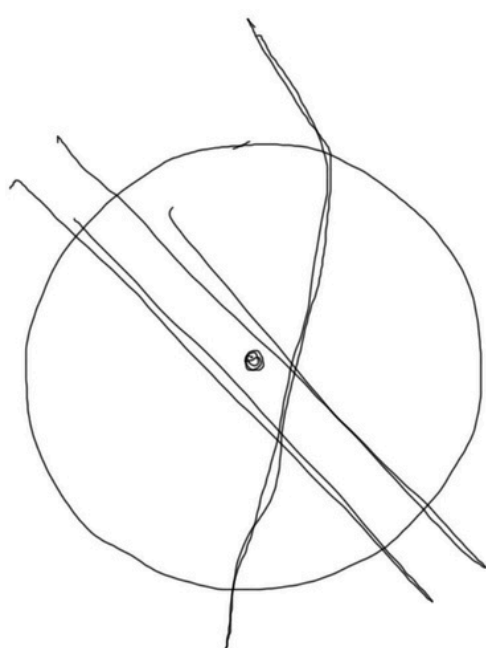
Pour le chercher, il prend de la hauteur. C'est ce que font les dieux apprentis avant de créer leur royaume. Il monte très haut dans les cartes et visite le paysage. Il se laisse dériver jusqu'à la plage des carrières avec ses châteaux de sable. Les longues steppes de la gare et les sillons des rails. Les lotissements du cimetière, l'ancien et le nouveau. L'escargot des Cormailles. Le toit de la manufacture.



Il erre longtemps, du bout du doigt. Il se perd souvent. Et puis, à un moment, il la voit. Ronde et bombée entre les rues. La colline, sa butte, son bouton. Il lui tourne autour. Il la prend dans sa main, la soupèse, l'apprécie. Et puis, il la couche sur le papier. Un rond et un point.



Fort de cette rencontre, il s'installe devant son bureau, au sommet de la colline. Juste une planche sur des tréteaux. Il sort sa plus belle feuille, allume sa belle lampe rouge. Il lève son crayon très haut pour se donner de l'élan, le souffle retenu. C'est à ce moment-là que la création va avoir lieu, le projet du monde. Il trace une ligne. Et une autre qui sectionne la première. Et une autre encore. Il regarde le résultat, tourne le papier et, pris de colère et de honte, détruit sa feuille et l'enterre.



Son monde, il le veut vivant.

Les villes, les villes-villages, celles qui sont belles ne naissent pas du bout du crayon. Elles sont la somme de petits nids individuels, de hasards et de bousculades, de réaménagements et de négociations.

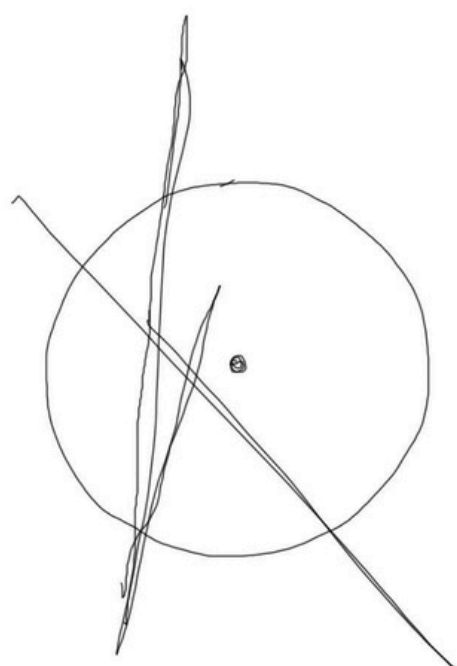
Quand un couple se marie, tout le village s'y met. Ils font la fête, d'abord. Puis ils apportent les pierres, dressent un mur, puis un autre, et un autre encore. Et, pour éviter de construire le quatrième, ils collent la maison voisine, par commodité. Avec le temps gagné, ils font la fête.

C'est ainsi que, d'amour en amour, de mur en mur et de fête en fête, les villages sont créés.

Et pourtant, le voilà, lui, avec sa feuille et son crayon. Que fait-il là? Pour qui se prend-il, cet étudiant avec ces cheveux longs et son sac en bandoulière, perché sur sa colline?

Il a une vocation. Pour combattre le règne de l'efficacité. Pour combattre le baron Haussmann et ces grands boulevards tout tristes qui éliminent les maladies et acheminent les canons, ces grandes avenues qui font que les gens marchent tout droit et ne se croisent plus. Il veut construire une ville pour les timides. Il veut organiser l'organique, planifier l'accident.

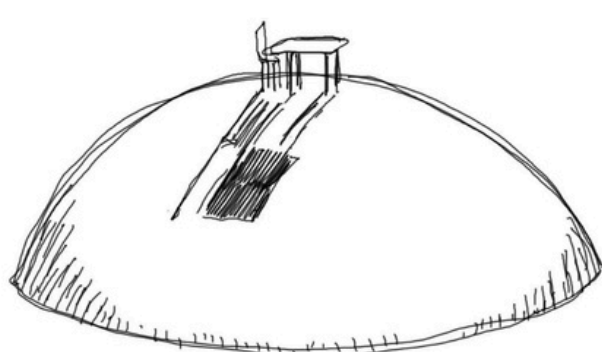
À nouveau, sur une nouvelle feuille, il dessine la colline. Un rond et un point. À nouveau, il dessine des lignes, des parallèles et des croisements. À nouveau il déchire le papier.



Mais comment déstructurer toutes les lignes mentales pour que le trait du crayon se casse sans se rompre? Comment fabriquer cette étincelle de la rencontre heureuse, le résultat de tant de lignes, d'angles particuliers, de vecteurs inachevés, tout ce qui fait qu'un jour, au coin d'une rue, au bout d'un mur, deux personnes qui devaient absolument se rencontrer se rencontrent?

Et puis après, une fois qu'on a réalisé l'impossible, qu'on a provoqué l'étincelle, comment faire pour que tous ces segments ne deviennent pas un grillage, et que la rencontre ainsi formée puisse rayonner et grandir, engloutir l'espace, le visiter, s'y lover ? Et quand la rencontre arrive à maturité, qu'elle puisse le surprendre, le dépasser.

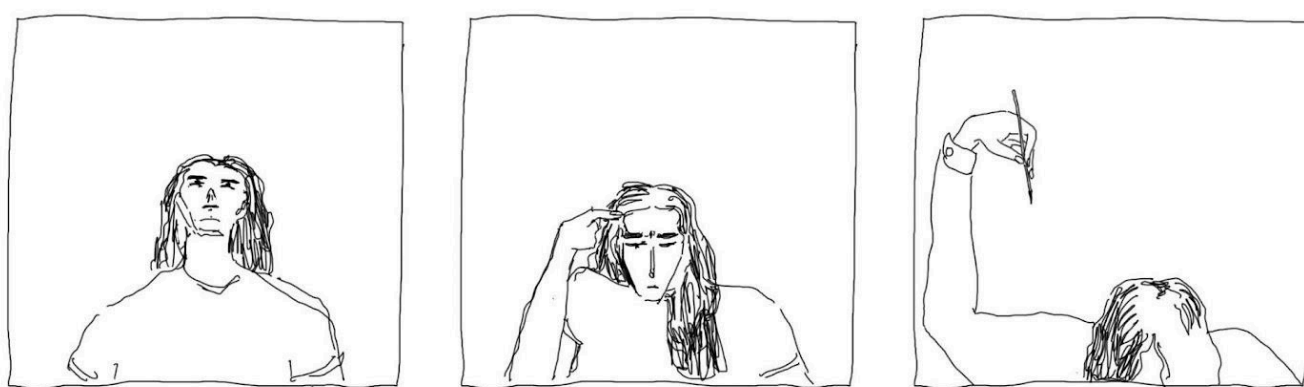
À la troisième feuille, son crayon perd de l'assurance. La nuit est pleine et il se sent seul au monde.



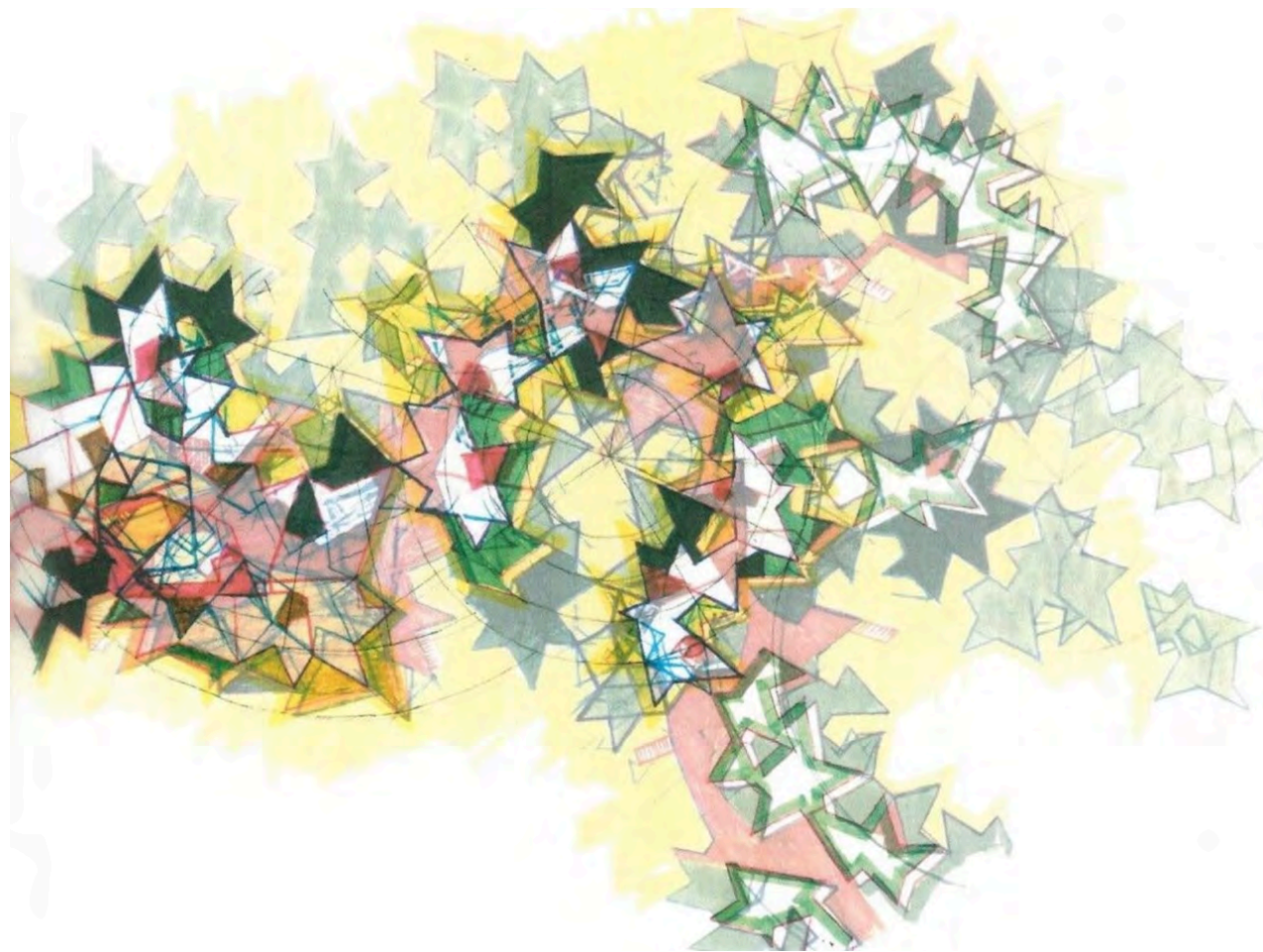
Et puis soudain, il la voit au loin. Elle monte sur la colline. C'est une fille qui lui ressemble. À mesure qu'elle approche, il se tend. Il déteste la rugosité des premiers échanges. Mais au moment de l'impact quand elle est presque à sa hauteur, il remarque son papier millimétré et son équerre d'architecte.

Au matin, quand il se réveille, tout s'éclaire.

Il prépare sa plus belle feuille blanche, allume sa belle lampe rouge. Il lève très haut son crayon.



Et il dessine une rencontre.



Jean Renaudie. *La ville est une combinatoire*. Ed.Movitcity. 2014.

**Pour lire le texte dans son intégralité,
veuillez scanner le QR code :**



Le procès de la vil(l)e lumière

Par Louis SANITAS

« *Maître, vous avez la parole* », lança le président de la Cour dans cette salle d'audience où régnait désormais le silence des grands moments.

Le jeune avocat se leva, ôta ses lunettes pour se plonger dans cette vue troublée des sombres jours et, l'haleine chaude, débuta sa plaidoirie tant attendue :

« Monsieur le président, mesdames et messieurs les jurés, il y a aujourd'hui cent cinquante-huit ans, onze mois et vingt-cinq jours, les Parisiens s'éveillèrent au bruit de toutes les cloches sonnant à grande volée dans la triple enceinte de la Cité, de l'Université et de la Ville. Ce jour de mai 1885, Notre-Dame pleurait son parrain de destin, l'Homme-Océan passait de vie à trépas et la nouvelle se répandit dans tous les faubourgs : « Victor Hugo est mort ».

Alors, c'est le cœur lourd que je vous parle aujourd'hui, car cent cinquante-huit ans, onze mois et vingt-cinq jours plus tard, vous risquez de le tuer de nouveau. »

Silence dans la salle. Les badauds venus en nombre à ce procès du siècle retenaient désormais leur souffle. « Vous risquez de le tuer de nouveau », avait osé déclarer l'apprenti juriste aux cheveux bruns et à la voix chaude. « Vous risquez de le tuer de nouveau ».

Il faut dire qu'il y a des formules qui choquent, et celle-ci avait fait surgir un souvenir ambivalent dans l'esprit des spectateurs de cette audience estivale : Victor Hugo était mort il y a fort longtemps et pourtant, au cours de ce procès, il n'avait jamais été aussi présent. Depuis deux semaines, l'amoureux poète d'un Paris désormais en flammes brillait par son absence, et c'est bel et bien cette figure tutélaire d'une capitale jadis prospère qui encourageait le jeune avocat à combattre... par les mots.

« Mesdames et messieurs les jurés, vous jugez aujourd'hui une femme meurtrie par des accusations aussi injustes que crasses. Si elle se tient devant vous exsangue et lasse, c'est parce que les ravages du temps et ces laides accusations lui ont donné l'apparence d'une proie facile. J'ose le dire devant ce tribunal sans honte ni crainte : vous la reniez, *elle*, pour ne pas vous regardez, *vous*. »

Face à cette nouvelle provocation, la procureure se leva, demanda au président de suspendre cette audience déjà longue et vociféra dans un langage peu juridique qu'elle ne supporterait plus que l'on manque ainsi de respect au bon déroulement des débats. Le président resta coi et invita alors le jeune avocat à développer son argumentation.

Ce dernier reprit son propos, sans même porter attention à la confusion du public sonné par l'agressivité d'un discours que la presse, unanime, avait pourtant prédit bateau et creux. Face à cette drôle de cour, l'avocat téméraire espérait faire des miracles.

« Mes chers amis, je vous en conjure, ne tombez pas dans le piège du sensationnel ou du renouveau. Soyez justes et simples. Cette dame que le temps a peu à peu bâtie mérite votre bienveillance, pas votre cynisme. Mes chers amis, je ne vous demande pas de faire table rase, mais de construire, de reconstruire même. Par conséquent, jugez-la comme elle se présente devant vous, nue, marquée par ses échecs, ornée de ses gloires, jugez-la comme cette vieille amie que l'on ne comprend plus, mais que l'on excuse toujours. »

Le jeune avocat marqua un temps d'arrêt et saisit un dossier à la taille fine. Il est vrai que, dans cette affaire, les chefs d'accusation étaient minces, et que la motivation de ce renvoi devant la Cour d'assises des villes et villages de France ne dépassait guère quelques pages.

Depuis une dizaine d'années, une commission du Renouveau français avait été créée. Sa mission était aussi simple que terrible : veiller au destin des villes, procéder à leur rénovation ou bien opérer leur destruction. Installée au sein de l'Institut de France, cette commission mise en place après la Révolution française de 2037 avait scellé le destin de nombreuses villes : Ivry-sur-Seine avait été entièrement démolie, Lyon n'était plus qu'une large et triste plaine, et Bordeaux était désormais réduite au tracé étroit d'une Garonne s'enfuyant vers l'océan.

Depuis des mois, on pouvait lire, ici et là, que la décadence de l'ancienne Lutèce la conduirait bientôt à sa perte.

L'antiparisianisme avait alors rapidement atteint l'élite révolutionnaire, convaincue qu'il fallait « purifier la France des lieux néfastes ». Une question résonnait partout dans le monde : faut-il raser Paris ? La commission du Renouveau français avait donc été saisie et, après un rapport tout aussi à charge qu'indigent, la Cour d'assises des villes et villages de France s'était réunie sous la Coupole pour statuer sur l'avenir de la capitale française.

Face à cette Terreur de démolition, l'enjeu était donc immense pour ce jeune maître. Il avait tout à prouver, mais aussi tout à perdre. Les sourcils froncés, il continua :

« Que reproche-t-on à l'accusée, sinon sa laideur et sa misère ? lança l'avocat en brandissant les feuilles du dossier. À entendre ceux qui se tiennent de l'autre côté de ces bancs, on croirait aisément que ma cliente est l'instigatrice de cette Fête des fous, de ce chambardement perpétuel, qui, après les Jeux olympiques, n'a plus quitté ses rues. Mais ma cliente n'est pour rien dans ce capharnaüm ! Elle n'a rien demandé. Elle a joué l'hôte facile, docile, aimable même ! Pour accueillir le monde chez elle, elle s'est apprêtée, elle a refait ses quais, habillé ses boulevards, elle a même accepté que l'on remodèle son corps, qu'on le façonne de nouveau, que l'on repense ses façades et que l'on purifie ses eaux. Ma cliente a été patiente et exemplaire, et pour la remercier, vous voulez la faire taire ? Cela n'a aucun sens ! »

Après un nouveau silence, l'avocat ajouta :

« La vérité, c'est que vous voulez démolir cette femme parce qu'elle ne vous plaît plus, qu'elle a été salie par les trop grands pleurs d'une Seine qui n'est plus jamais crue et que, selon vous, il est toujours plus simple de raser une ville que de soigner une plaie. La réalité, c'est que vous craignez cette « vile » lumière, que votre peur vous conduit vers le pire des vandalismes et qu'au fond, vous ne souhaitez plus vous battre pour l'honneur de cette cité des Arts. Non ! Au lieu de construire des ponts, vous préférez ériger des murailles. Oui, la réalité, c'est que vous voulez démolir cette servante affable pour répondre aux exigences d'une commission lointaine. Une commission lointaine qui, après les affrontements de ces derniers temps — je n'ai pas peur de le dire — trahit la révolution et ne sait que détruire, censurer et démolir !

Mes chers amis, Victor Hugo écrivait à juste titre : « *Sauver Paris, c'est plus que sauver la France, c'est sauver le monde* ».

Alors, monsieur le Président, mesdames et messieurs les jurés, je vous en conjure avec toute la gravité du moment. Ne tuez pas Victor Hugo une seconde fois, ne démolissez pas Paris : sauvez-la ! »

Faire rentrer des carrés dans des ronds

Par Paul MENEZHIN

Il y a quelque chose qui me chatouille, me dérange.

Je les vois. Ils sont deux. L'un devant chez Victor Hugo, l'autre raconté par Jean Giono.

Le premier s'élève dans les montagnes du sud de la France. On sent les couleurs, on voit les odeurs. Un vert frais de la rosée, une écorce humide. Il part dans tous les sens, un peu bancal, des feuilles immenses. Je l'ai vu, mais je l'ai lu. Il est bien vivant. Il ne se préoccupe pas de sa postérité. Ceux qui l'ont planté non plus. Il est sauvage et paisible. Il ne trône pas, il s'élance. Enraciné, il déborde de liberté. Oui, c'est un très beau chêne.

Le second trône royalement place des Vosges, bien au chaud. L'odeur d'un silence de plomb. Il a un air un peu pompeux. Ce n'est pas n'importe qui. Il doit faire au moins quatre mètres de haut. Une stature de parapluie, assis sur un buste solide dans un socle de pierre carré. On a voulu faire rentrer des carrés dans des ronds.

Non, ce n'est pas la statue de Victor Hugo, mais l'arbre de la liberté qu'il a planté le 2 mars 1848. L'arbre le regarde travailler depuis sa fenêtre. Un arbre bien rangé, un discours bien rodé. Cet arbre, c'est la République en personne. On dit même que, pendant la Révolution, on pouvait se faire guillotiner pour en avoir coupé un comme celui-là. L'arbre de la liberté, donc.

Bon, très bien, un arbre pour faire la révolution ? Pourquoi pas. Mais comme vous l'avez compris, il y a quelque chose qui m'ennuie. Comment fait-il pour communiquer si ses racines sont bétonnées ? Comment fait-il pour chanter s'il n'y a plus d'oiseau pour l'habiter ?

À Paris, des arbres, oui, mais pas trop grands. De la terre oui, mais pas trop non plus. Ce n'est pas sauvage, c'est normé ; un beau décor bien borné. On peut voir une foule d'arbres, seuls ; entourée d'une foule de personnes, seules.

J'ai quand même une petite idée. Comme Hugo le disait, rien n'est plus puissant qu'une idée dont l'heure est venue. Imaginez avec moi. On détruit tout, on plante, on replante. Tranquillement. On ouvre tout, on plante, on replante. Tranquillement. Voilà peut-être la force révolutionnaire. Celles et ceux qui plantent des arbres. Voilà peut-être les vrais révolutionnaires.

Parce qu'il y a une manière d'être vivant bien plus sauvage et bien plus libre. Parce qu'on ne veut pas des arbres d'un printemps silencieux. Parce que mettre un arbre dans un carré, c'est comme mettre un carré dans un rond, c'est peut-être un peu con.

TÉMOIGNAGES

Esprit de partage

On n'imagine pas tout ce qu'on peut apprendre sur soi et les autres en sortant de sa zone de confiance. J'avais peur de ne pas m'intégrer, de me sentir en décalage par rapport à des personnes beaucoup plus douées et méthodiques, ou encore de ne pas écrire quoi que ce soit. Au final, ce fut tout le contraire.

J'ai apprécié cette immersion dans des lieux différents, qui m'a inspiré en douceur. La semaine était presque méditative, dans l'échange avec les autres, et j'en ressors plus connectée à mes sens.

Écrire « ensemble » était, pour beaucoup, un nouveau sentiment très appréciable.

Dialogue

Il est difficile de résumer une semaine emplie de mots en quelques mots... J'ai tout simplement et entièrement adoré l'expérience, les rencontres avec les autres étudiants et les intervenants, les partages bienveillants, les visites variées, les moments de détente autour des repas, les déambulations entre les différents lieux...

Une semaine où j'ai pu mesurer la bienveillance et la créativité de chacune et chacun d'entre nous.

Cette semaine m'a permis de développer des compétences d'observation (je dirais même d'« absorption » des détails que nous saisissons) ; de créativité ; de persévérance (aller au bout de nos récits) ; et évidemment d'échange et de partage.

Créativité

Même si cela reste intime, j'ai appris à ajouter une vision plus collective de l'écriture et à voir le bénéfice du travail en équipe (partage de conseils, lectures à voix haute mutuelles...). Je pense aussi avoir gagné en autonomie : grâce aux conseils et exercices, je me suis rendue compte que j'avais souvent moi-même la solution à la question que je posais, et que je pouvais avancer et résoudre beaucoup plus de choses que ce que je pensais !

Écoute

Merci beaucoup pour cette superbe semaine !

Quelle chance de terminer ma scolarité à Sciences Po avec cette semaine !



AVEC LA PARTICIPATION :

Des étudiants

Zacharie ADJERAD, Collège universitaire, 1ère année, Campus de Dijon

Soline BERLIE, Collège universitaire, 1ère année, Campus de Nancy

Romeo CHABROUX, École urbaine, Cycle d'urbanisme

Lily CHARLEUX, Collège universitaire, 1ère année, Campus de Reims

Maily-Rose COSTA-PERIGAL, Collège universitaire, 2ème année, Campus de Nancy

Juliette CUEGNET, Collège universitaire, 2ème année, Campus de Nancy

Asmaa EL WADGHIRI, École d'affaires publiques, Master Politiques publiques, spécialité Administration publique, 5ème année

Marie FERREUX, Collège universitaire, 1ère année, Campus de Nancy

Ranim LARBI, Collège universitaire, 1ère année, Campus de Paris

Thalie LAROCHAIX, École du management, Master Communication, médias et industries créatives, 4ème année

Alice LASVERGNAS, École de la recherche, Doctorat en Science politique, spécialité Théorie politique, 7ème année

Camille LATIL, École d'affaires publiques, Master Politiques publiques, 5ème année

Lise MAI, Collège universitaire, 2ème année, Campus de Paris

Anna MAURETTE, École d'affaires publiques, Master Politiques publiques, spécialité Santé, 5ème année

Paul MENEHIN, École des affaires internationales, Master Environmental Policy, 5ème année

Lucie MEYNIER, École du management, Master Communication, médias et industries créatives, 4ème année

Floriane RENARD, Collège universitaire, 2ème année, Campus de Paris

Louis SANITAS, École de droit, Master Droit économique, Spécialité Contentieux et arbitrage, 5ème année

Jaya SHARMA, École du management, Master Communication, médias et industries créatives, 5ème année

Inès VALADE, École des affaires internationales, Master Human Rights and Humanitarian Action, 4ème année

Des enseignants

Roxana GONZALEZ CARRARA, comédienne, autrice et enseignante du Centre d'Écriture et de Rhétorique

Sébastien SPITZER, écrivain et enseignant du Centre d'Écriture et de Rhétorique

De l'équipe du Centre d'Écriture et de Rhétorique

Delphine GROUÈS, directrice de la Maison des Arts & de la Création

Esther ROGAN, responsable académique de la Maison des Arts & de la Création

Pomeline TAUZIAT, responsable administrative de la Maison des Arts & de la Création

AVEC LE SOUTIEN DE



FONDATION
SIMONE ET CINO
DEL DUCA
INSTITUT DE FRANCE

